This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GR
75
.A37
H56

A 408608

LA LÉGENDE

D'ALEXANDRE & D'ARISTOTE

Par A. HÉRON

ROUEN

DE L'IMPRIMERIE CAGNIARD

—

1892

Hosted by Google

Hosted by Google

GR
75
.A37
H56

Hosted by Google

Hosted by Google

à Monsieur G. Simon
Membre de l'Académie de Rouen
hommage de son tout dévoué confrère

A. Hesmy

746

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

LA LÉGENDE

D'ALEXANDRE & D'ARISTOTE

Par A. HÉRON

ROUEN

DE L'IMPRIMERIE CAGNIARD

—

1892

Hosted by Google

B185

Hosted by Google

grand

LA LÉGENDE D'ALEXANDRE ET D'ARISTOTE

Le moyen âge est l'âge d'or de la légende : elle y fleurit sous toutes ses formes. La sèche et froide réalité ne dit rien à l'esprit des peuples enfants ; leur imagination se complaît dans les contes, dans les fables qui bercent la première jeunesse. Quand leur raison saura enfin discerner la vérité et la comprendre, ce n'est point dans sa sévère nudité qu'ils la contempleront ; ils la déguiseront encore sous la parure chatoyante de l'allégorie.

Les écrivains de ce temps sont sans cesse à la poursuite du merveilleux ; de leurs propres héros ils font des chevaliers d'aventures ; leurs savants ils les transforment en magiciens et en enchanteurs. S'ils traitent ainsi l'époque où ils vivent, quels changements ne feront-ils pas subir à l'antiquité que leurs yeux distinguent mal par le fait de son éloignement même, et quel aspect étrange ne présentera-t-elle pas au sortir de leurs mains ?

Hosted by Google

Ne nous en plaignons pas cependant. Si nous voulons connaître l'antiquité, ce n'est ni aux savants ni aux poètes du moyen âge que nous songerons à nous adresser ; nous remonterons aux sources mêmes. Mais nous devons à ces écrivains un autre enseignement ; grâce à la vue toute subjective qu'ils ont des temps anciens dans lesquels ils transportent leurs mœurs, leurs idées, leurs sentiments, leurs croyances même, c'est encore le moyen âge qu'ils peignent quand ils croient nous parler de la Grèce et de Rome ; et ils le font avec une intensité de relief que ne donnent pas les chroniques.

Dès cette première renaissance des lettres qui commence avec Charlemagne, mais ne prend un réel essor qu'à partir du XIIe siècle, deux souvenirs antiques dominent tous les autres : ceux d'Alexandre et d'Aristote.

Alexandre est d'abord pour les trouvères le type du roi chevalier ; ils le parent de toutes les vertus qui conviennent à l'idée qu'ils s'en forment. Ce n'est pas seulement un grand conquérant, c'est le modèle achevé du prince libéral répandant à pleines mains d'inépuisables largesses. Ne faut-il pas présenter un grand exemple à ces seigneurs, à ces rois tout disposés à prêter l'oreille aux « chansons » des poètes, mais trop souvent sourds au pressant appel fait à leur munificence ? De là cette réputation proverbiale de générosité qu'Alexandre conservera pendant tout le moyen âge. Plus tard (1)

(1) Sur ces conceptions diverses du caractère d'Alexandre selon les temps, voir M. Paul Meyer : *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge,* t. II, 1886, p. 69-70 et 367-380.

Hosted by Google

c'est le conquérant qui frappera les imaginations; et l'amour du merveilleux trouvera, au XIIIe et surtout au XIVe siècle, quand les sentiments chevaleresques se seront affaiblis, une source féconde de développement dans les aventures étranges ou surnaturelles que les récits fabuleux du Pseudo-Callisthène et de son traducteur latin Valérius ont mêlées ou plutôt substituées à l'histoire réelle du conquérant macédonien.

C'est en effet de cette source que sortent les nombreux romans composés pendant le moyen âge à la gloire d'Alexandre : *Le Roman d'Alberic* de Besançon dont nous n'avons plus qu'un fragment ; le *Roman d'Alexandre* de Lambert le Tort, d'Alexandre de Bernai ou de Paris et de Pierre de Saint-Cloud ; deux poèmes écrits sous ce titre : *La Vengeance d'Alexandre,* l'un par Gui de Cambrai, l'autre par Jean le Nevelois ; *Les Vœux du Paon* de Jacques de Longuyon; *Le Restor du Paon*, de Brisebare ; *Le Parfait du Paon*, de Jean de la Mote et *Le Roman de toute Chevalerie*, d'Eustache ou Thomas de Kent (1).

Tout aussi grand, mais à un autre titre et dans un milieu différent, est le nom d'Aristote. L'ancien maître d'Alexandre règne sans partage dans les écoles : pour les élèves, il est le prince des philosophes. Mais sa renommée n'a point pour limites celles de la montagne

(1) Je ne parle ni des ouvrages latins en prose ou en vers composés au moyen âge à la gloire d'Alexandre, ni des rédactions en prose qui vinrent après les compositions poétiques. Voir d'ailleurs, sur la suite et les développements de la légende d'Alexandre, l'ouvrage précité de M. Paul Meyer.

Hosted by Google

Sainte-Geneviève ; elle s'étend plus loin que la rue du Fouarre, et pour le vulgaire il est le type du sage. On n'a d'abord connu que ses ouvrages de logique, son *Organon,* et c'est comme dialecticien que le moyen âge l'a admiré et suivi jusqu'au XIIe siècle. Mais à cette époque, des Juifs espagnols apportent en France ses traités de métaphysique et autres ouvrages traduits du grec en arabe et d'arabe en latin. On les reçoit avec enthousiasme; on les lit, on les copie, on les commente, on les apprend sans relâche dans les écoles. Des hérésies, auxquelles l'influence des écrits du philosophe grec ne paraissaient pas étrangères, le rendent suspect à l'Église : elle condamne en 1215 les livres sur la métaphysique et l'histoire naturelle. Cependant une réconciliation s'opère entre l'autorité ecclésiastique et l'illustre philosophe, et ses ouvrages deviennent bientôt, dans toutes les écoles, la base de l'enseignement philosophique. De tous les sages anciens, c'est le seul dont la voix se fasse entendre jusque vers la fin du moyen âge; et, pendant des siècles, la scolastique associera l'étude de ses doctrines à celle des livres sacrés ; elle s'ingéniera à concilier la Bible et Aristote.

Bien que ses traités ouvrent vers lui un accès plus direct et qu'il soit, pour ainsi dire, d'une prise plus sûre, il n'échappe pourtant pas à la légende ; l'imagination du moyen âge s'attache à sa personne comme à celle d'Alexandre ; elle lui fait subir de singulières transformations et lui prête d'étranges aventures.

Les deux légendes se rencontrent tout naturellement sur un point que l'histoire leur fournit : l'éducation

Hosted by Google

d'Alexandre par Aristote. C'est le sujet que je me propose de traiter ici. Je montrerai quelle idée le moyen âge s'est faite de l'enseignement d'Aristote, de quelles leçons et de quels conseils il compose l'influence que le philosophe put avoir sur le conquérant. Parmi les divers témoignages que me fourniront les trouvères, je m'attacherai surtout au *Secré de secrez* composé au XIIe siècle par Pierre d'Abernon ou de Peckham, afin de mieux faire connaître un des plus anciens monuments de la littérature anglo-normande. Passant ensuite à la plaisante aventure d'Aristote chevauché par la maîtresse d'Alexandre, qu'un trouvère normand, Henri d'Andeli, a si gaiement rimée dans son *Lai d'Aristote*, j'ajouterai quelques renseignements à ceux qui ont été déjà fournis sur cette légende, et je ferai connaître enfin une représentation figurée qui n'a encore été signalée par personne et qui peut certainement être mise au rang des meilleures.

I

Je ne chercherai donc point quels ont été, dans l'antiquité, les rapports d'Alexandre et d'Aristote. Le sujet a d'ailleurs été traité par le savant Egger avec une sûreté de critique qui ne laisse rien à faire après lui : il a établi que « en ce qui concerne les rapports d'Alexandre et d'Aristote, la déclamation sophistique et la légende avaient, dès l'antiquité, trop complaisamment

Hosted by Google

élargi le champ de l'histoire (1) ». M. Ch. Gidel a constaté de son côté que « la légende a commencé de bonne heure pour Aristote comme pour Alexandre son élève ; il y a des fables, dit-il, dans la biographie rédigée par Diogène de Laerte, il y en a dans celle des anonymes. Les ouvrages apocryphes mis sous le nom du Stagirite, n'étaient pas faits pour dissiper les obscurités qui entourent certaines circonstances de sa vie (2). »

L'œuvre connue sous le nom du Pseudo-Callisthène et l'*Epitome* latin de Julius Valérius, sont les répertoires où les écrivains du moyen âge ont puisé les récits merveilleux qui composent la légende d'Alexandre. Mais s'ils rappellent qu'Aristote fut un des précepteurs du futur conquérant, ils ne nous font pas connaître, autrement que par un mot, la nature de son enseignement. Ils donnent cinq maîtres à Alexandre : Polynice pour la littérature, Leucippe pour la musique, Ménéclès pour la géométrie, Anaximènes pour la rhétorique, Aristote pour la philosophie (3). Aristote reste bientôt le seul précepteur d'Alexandre (4), qu'il instruit en même temps que plusieurs fils de rois. Le maître leur demande à tous ce qu'ils lui donneront quand ils seront en possession des royaumes de leurs pères. Les autres enfants lui

(1) Voir Egger, *Mémoires de littérature ancienne*, XVIII, *Aristote considéré comme précepteur d'Alexandre le Grand.*

(2) Voir Ch. Gidel, *La légende d'Aristote au moyen âge,* dans *l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 8e année, 1874, p. 286.

(3) Pseudo-Callisthène et J. Valérius, l. I, ch. XIII, édition C. Müller, dans la *Collection des Écrivains grecs de F. Didot.*

(4) *Ibid.*, ch. XVI.

Hosted by Google

promettent la gloire, la puissance ; mais Alexandre lui répond que, n'étant pas le maître de l'avenir, il lui donnera ce que les circonstances et l'heure présente permettront de lui accorder. Ravi de trouver dans son disciple une sagesse aussi précoce, Aristote lui prédit qu'il sera un grand roi.

Dans ce passage du Pseudo-Callisthène aussi bien que dans les anecdotes ajoutées à ce récit par J. Valérius, c'est Alexandre qui est en action, et non pas Aristote. Il en est à peu près ainsi dans les endroits des deux mêmes ouvrages où il est question des rapports du précepteur et du disciple. Les lettres qu'Alexandre adresse au philosophe sont, sinon pour nous, du moins pour les auteurs qui les ont composées, une preuve irréfutable qu'Aristote a donné d'excellentes leçons au conquérant, mais elles ne nous disent absolument rien de la nature de son enseignement.

Dans son *Roman d'Alexandre*, Alberic de Besançon donne des détails sur la manière dont Alexandre fut instruit et fait connaître l'enseignement qu'il reçut de cinq maîtres ; malheureusement le fragment que nous avons conservé s'arrête au 105e vers, juste à l'endroit où l'auteur allait nous parler d'Aristote, puisque le curé de Lamprecht qui, dans sa rédaction allemande du *Roman d'Alexandre*, suit fidèlement notre Alberic, cite expressément le philosophe grec comme le maître d'astronomie du jeune héros macédonien.

Toutefois si, dans ce poème français, nous ne trouvons rien qui concerne Aristote, l'enseignement que reçoit le futur conquérant offre des particularités assez étranges

Hosted by Google

pour qu'on nous sache gré de reproduire les quatre dernières strophes du fragment dans la traduction qu'en donne M. Paul Meyer :

XII. Il eut des maîtres bien dressés, — versés dans tous les arts, — qui l'instruisirent bien de sentiments élevés, — de bon conseil, de bonté, — de sagesse, d'honnêteté, — de faire bataille et prouesse.

XIII. L'un lui enseigna encore petit enfant — le grec et le latin — et à tracer des lettres sur parchemin — et en hébreu et en arménien, — et à faire au soir et au matin — le guet contre son voisin.

XIV. L'autre lui apprit à se couvrir de son écu, — et à frapper de grands coups de son épée, — et à viser au loin avec sa lance, — et à frapper haut sans manquer [le but] ; — le troisième à lire la loi et à tenir un plaid, — et à discerner le droit du tort.

XV. Le quatrième lui apprit à toucher les cordes, — à faire résonner clairement la rote et la lyre, — à monter la corde à tous les tons, — et à chanter seul ; le cinquième [lui apprit] à mesurer de la terre — combien il y a du ciel à la mer (1).

C'est l'idéal de l'éducation tel que le conçoit un lettré du moyen âge pour former le parfait chevalier ; mais nous voilà jetés en pleine légende. Toute notion précise de l'antiquité est étrangère à l'esprit du trouvère naïf qui n'imagine rien de mieux que de faire apprendre à Alexandre le grec et le latin.

(1) M. Paul Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, t. I, textes, p. 7-9.

Hosted by Google

On peut en dire autant de l'auteur de la rédaction en vers décasyllabiques, due au clerc Simon, que M. P. Meyer a publiée d'après un ms. de la Bibliothèque de l'Arsenal :

Li reis Felips quist a son fil doctors :
De tote Grece eslist les .VII. mellors.
Cil li aprenent des esteles les cors,
Del firmament les soverains trestors,
Les .VII. planetes e les signes auçors,
E les .VII. arz e toz les granz autors,
D'eschas, de tables, d'espervers e d'ostors,
Parler ot dames corteisament d'amors,
De jugement surmonter jugeors,
Bastir agait por prendre robeors (1).

Quand les maîtres ont achevé leur œuvre, Philippe en donne à son fils un autre « de plus grand escient » : Neptanebus (Nectanebo) qu'on disait faussement être le vrai père d'Alexandre, lui enseigne l'art des enchantements (2).

Il n'est pas encore dans ce poème question d'Aristote, mais nous allons trouver son nom dans le *Roman*

(1) *Ibid.* t. I, textes, p. 27-28.

(2) Dans une fort remarquable étude qui a pour titre *Aristoteles in den Alexanderdichtungen des Mittelalters,* publiée dans les *Abhandlungen des Philosophisch-Philologischen Classe des Königlich Bayerischen Akademie des Wissenschaften,* t. XIX, 1er fasc. p. 1-103. M. Wilhelm Hertz a, sous cette rubrique *Aristote comme précepteur d'Alexandre,* pris la légende à son origine dans le Pseudo-Callisthène et dans l'*Epitome* de J. Valerius, et en a suivi tous les développements et toutes les modifications non seulement dans l'Europe occidentale, mais encore dans les pays de l'Orient, chez les Arabes et les Persans. Je ne puis que renvoyer à ce travail qui n'est plus à faire après lui.

Hosted by Google

d'Alexandre composé au XIIe siècle par Lambert le Tort, Alexandre de Bernai ou de Paris et Pierre de Saint-Cloud. Du moins le manuscrit de ce poème, que MM. F. le Court de la Villethassetz et Eugène Talbot ont suivi dans leur édition de l'*Alexandriade*, attribue à Aristote l'enseignement que le ms. fr. 789 de la Bibliothèque nationale lui fait donner par des maîtres venus « de je ne sais quelles terres (1) ». Voici ce passage :

Aristote d'Ataines l'aprit onestement,
Il li monstre escriture, et li vallés l'entent,
Griu, Ebriu et Caldiu et Latin ensement,
Et tote la nature de la mer et del vent
Et le cours des estoiles et le compasement ;
Isi com li planette maime le firmament,
Et le vie del mont et quant k'il i apeut,
Et connoistre raison, et savoir ingrement,
Si comme retorikes en fait devisement.
Apres çou lui a dit .I. bon castiement :
Que ja sers deputaire n'ait entor li sovent,
Quar maint home en sunt mort et livré a torment
Par losenge, par mordre, par empuisonement,
Le mestre li ensegne, li damoisiaus l'entent (2).

Jusqu'ici l'influence exclusive du Pseudo-Callisthène et de l'*Epitome* de J. Valérius s'est fait sentir chez les trouvères qui ont parlé de l'enfance d'Alexandre. Il n'en est plus de même avec les auteurs dont il me reste à parler. Rutebeuf s'est borné à présenter, sous le couvert d'Aristote, ses propres idées sur les vertus qui doivent être dans le cœur d'un roi.

(1) *Ibid.*, t. I, textes, p. 128.
(2) *Alexandriade*, p. 10-11.

Hosted by Google

On trouve dans ses œuvres (1) une pièce assez courte sous cette rubrique : *C'est le dit d'Aristotle.*

Aristotles à Alixandre
Enseigne et si li fait entendre
En sun livre versié
Enz el premier quaier lié.
Coument il doit el siecle vivre
Et RUTEBUES l'a trait dou livre.

C'est une suite de préceptes moraux par lesquels le philosophe engage Alexandre à suivre le conseil de ses « barons », à ne point aimer l'homme qui est « serf de deux langues », car il porte le miel et l'amer. Un sage roi doit élever les gens de mérite sans prendre garde à la naissance, car on voit des hommes « de bone gent estrait » dont on ne reçoit que du mal ; il faut d'un autre côté se méfier des parvenus qui sont quelquefois plus cruels et plus « vilains », que ceux qui sont extraits « d'anceserie ». D'ailleurs ce qu'on doit considérer, c'est ce que l'homme vaut par lui-même :

Puis que nature en l'ome a mis
Sens et valour et cortoisie,
Il est quites de vilonie.
Tex est li homs com il se fait :
I. homs son lignage refait,
Et uns autres lou sien depiece.

Voilà qui n'est pas trop mal pensé, sous le nom d'Aristote, par un homme du XIIIe siècle.

(4) Ed. Jubinal, t. II. p. 93-97 (*Bibl. elzév.*).

Hosted by Google

Alexandre devra avant tout aimer « preudomie », ne point régner par « faucetei » et par « barat », être équitable et désintéressé dans ses jugements :

Juge le droit sans l'autrui prandre.
Juges qui prent n'est pas jugerres,
Ainz est jugiez a estre lerres.

Mais la principale vertu qu'Aristote recommande à Alexandre c'est la largesse avec l'art de donner :

Au doneir done en teil meniere
Que miex vaille la bele chiere
Que feras au doneir le don
Que li dons, car ce fait preudom.

La libéralité est d'ailleurs la meilleure sauvegarde des rois :

Rois n'at mestier de forterresce
Qui a le cuer plain de largesce.

Que cette pièce renferme, comme le dit l'éditeur de Rutebeuf, A. Jubinal, une attaque à l'adresse des parvenus, et particulièrement de Pierre de la Brosse, le fait est possible et je n'entends pas y contredire. Qu'il suffise de remarquer qu'elle n'offre rien qui n'ait pu être conseillé par Aristote à Alexandre, sauf toutefois que le philosophe grec ne pouvait avoir l'idée de donner plus de force à ses préceptes en invoquant l'autorité de sainte Marie (1).

(1) Si te prie, por sainte Marie,
Se tu voiz home qui le vaille,
Garde qu'a ton bienfait ne faille.
Œuvres complètes de Rutebeuf, t. II, p. 94.

Hosted by Google

Arrivons enfin à l'œuvre la plus importante sur cette question des rapports de maître à disciple qui ont pu exister entre Alexandre et Aristote : le *Secré des secrez*.

Elle a pour première origine une compilation arabe dans laquelle on retrouve presque tout le traité d'Aristote sur la physiognomonie et peut-être encore des lambeaux de ses autres ouvrages, le tout mêlé d'inventions étranges, et pour employer l'expression même de Ginguené dans l'*Histoire littéraire de la France* (1) « à tout moment défiguré par les plus folles visions ».

Raison de plus pour que ce livre eût un plein succès, rien ne réussissant alors comme l'étrange et le merveilleux. Plusieurs traductions latines de cette compilation furent faites avant le XIIe siècle ; la plus connue est celle de Philippe, clerc de l'église de Tripoli, que saint Thomas, Roger Bacon et Albert le Grand ont quelquefois citée.

Le *Secrétum secretorum* ou *de Regimine principum* (c'est le titre donné à la traduction de Philippe de Tripoli) (2) fut en effet beaucoup lu pendant le cours du moyen âge, et ce livre de préceptes qu'on supposait donnés à Alexandre par Aristote était offert comme un manuel de conduite à l'usage des rois et des seigneurs.

On eut bientôt de cet ouvrage plusieurs traductions en prose et en vers.

(1) T. XIII, p. 115-119.

(2) Cette traduction a été imprimée au début du XVIe siècle : *Aristotelis Secretum secretorum, interprete Philippo Tripolitano.* Bononiæ, 1501, in-fo.

Hosted by Google

La version en prose la moins fidèle et en même temps la plus intéressante est celle que donna, au XIIIe siècle, un dominicain d'Irlande, Jofroi de Waterford, très instruit pour son temps, car il savait le grec, le latin, l'arabe et le français, langue dont il se servit pour sa traduction faite, dit-il, « solonc les exemplaires de Paris. »

Ce qui rend cette version précieuse, c'est qu'elle est non pas une simple traduction, mais une compilation dans laquelle le translateur et son collaborateur Servais Copale ont fait entrer une foule de choses qui sont de leur temps et qui apportent leur contribution à la connaissance du moyen âge. « Saichiés derechief que sovent i metterai autres bones paroles, les ques tot ne soient mis en cel livre, al mains sont en autre livres d'autoritei, et ne sunt pas mains profitables ke celles ki en cel livre sunt escrites ; et quanque je i metterai a la matire accordant sera (1). »

C'est ainsi que Jofroi de Waterford a inséré dans sa compilation une partie d'un traité arabe d'Isaac : « Et fait a savoir que ce que y avons mis de la nature et la diversetez de viandes et de boires est translatez des livres Isaac qui sunt appellez Dietes universeles et particulers (2). »

Ces déclarations faites, Joffroi de Waterford s'inquiète peu de mettre quelque anachronisme dans ses citations. Il fait alléguer à Aristote l'autorité de Végèce, de Sé-

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, p. 218.
(2) *Ibid.*, p. 224-228.

Hosted by Google

nèque, de Valère-Maxime et même de saint Bernard, et dans le but, parfaitement louable du reste, de mieux instruire ses contemporains, il insère, dans sa compilation, les choses les plus étrangères à Aristote et à la Grèce. En voici un exemple bien concluant : dans le chapitre qui porte pour rubrique : *De la diversitez du vin solonc les terrages ou les vignes croissent* (1), le philosophe grec donne son jugement sur les vins de France.

Plus fidèle est la traduction dont il me reste à parler, et dont l'auteur a été désigné sous le nom de Pierre d'Abernon, qu'on ne devra probablement pas lui conserver. Ici se présente, en effet, une difficulté dont la solution n'est pas sans intérêt, surtout parce qu'elle fournira un argument nouveau en faveur de la circonspection dont il faut user dans la détermination des noms des trouvères.

Roquefort commença par faire subir au nom de l'auteur du *Secré des secrez* un changement tout à fait arbitraire (2). Ne connaissant sans doute point de localité appelée Abernon, il donna au trouvère le nom de Pierre de Vernon, en quoi il fut suivi par Ginguené, dans l'*Histoire littéraire de la France*, avec hésitation toutefois, car il émit le doute que ce nom fût bien le véritable.

(1) J'ai reproduit ce chapitre dans l'introduction aux œuvres de Henri d'Andeli, p. LV-LVII. Il occupe, dans le ms. fr. 1822 de la Bibl. nat., les folios 113 v° et 114 r°.

(2) *Essai sur l'état de la poésie française au* XIIe *et au* XIIIe *siècle.*

Hosted by Google

L'abbé de la Rue, si téméraire dans ses attributions et ses déterminations, reprit vivement Roquefort sur ce point. « On ne réforme pas ainsi, dit-il, le texte des manuscrits sans de bonnes raisons, et lorsqu'on le fait, on doit les dire au public (1). » Il restitua le nom d'Abernon que donne le manuscrit et qui est d'ailleurs celui d'une paroisse d'Abernon, maintenant Abenon, dans le canton d'Orbec, arrondissement de Lisieux. Il ne pouvait faire mieux, et cependant il est permis aujourd'hui de douter que ce nom soit véritablement celui du trouvère.

Voici en effet comment l'auteur s'exprime dans les vers par lesquels il termine sa traduction du *Secretum secretorum* :

Mais ore priez, pur Deu amur,
En ceste fin pur le translatur
De cest livre, ke Piere ad nun,
K'estreit est de ces de Abernun,
Ke de bien fere li doint sa grace
E a nus tuz issi le face,
Ke le regne pussum merir
Ke done a suens a sun plaisir. (V. 2376-2383).

Retenons bien l'expression dont se sert l'auteur : il a nom Pierre et il est extrait de ceux d'Abernon, c'est-à-dire de la famille d'Abernon, et passons à l'examen d'un passage qui précède celui que je viens de citer :

En un livre que fesai jad
De ceste matire treitié i ad

(1) *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*, t. II, p. 358.

Hosted by Google

Et mut des choses, saciez sanz fable,
K'al alme d'umme sunt profitable.
Le livre, en verité saciez,
La Lumiere as Lais si est nomez. (V. 2362-2376).

Ainsi l'auteur du *Secré des secrez* a fait aussi un autre livre qui porte pour titre *La Lumière as Lais*. Or nous possédons plusieurs manuscrits de ce poème qui comprend environ quinze mille vers et qui a été composé d'après l'*Elucidarius* d'Honoré d'Autun et plusieurs autres traités. L'auteur s'y désigne sous le nom de Pierre ; quant à son surnom qui n'est point d'Abernon, mais de Peckham, il se trouve en rubrique dans deux manuscrits : Oxford, Bodleïenne, Bodley 399 et Cambridge, Bibl. de l'Université, Gg. I. I. Dans ce dernier ms. la rubrique est ainsi conçue : *Ceo est le oreisoun mestre Peres de Pecchame auctour de ceste livre*. M. Paul Meyer, à qui nous empruntons ces détails et qui, le premier, a indiqué que Pierre d'Abernon et Pierre de Peckham pouvaient bien n'être qu'un seul et même personnage, fait remarquer que « il y a un Peckham dans Kent et un autre dans Surrey (1). »

L'assimilation est de la plus haute vraisemblance, et les textes, loin d'y contredire, l'autorisent pleinement : Pierre est extrait de la famille d'Abernon, mais il s'appelle Pierre de Peckham. Il me semble qu'on ne doit plus hésiter à substituer ce nom à celui de Pierre d'Abernon, sous lequel l'on désignait l'auteur du *Secré des Secrez*.

(1) M. P. Meyer, *Les mss. français de Cambridge*, dans la *Romania*, t. VIII, p. 327.

Hosted by Google

Ce n'est pas tout : Warton parle dans son *Histoire de la poésie anglaise*, t. II, p. 456, d'un ouvrage en vers anglo-normands intitulé : *La Lumiere as Lais*, d'après le ms. 399 de la Bodleïenne, dont il est question plus haut, et il dit que c'est un traité de théologie composé par maître Pierre de Fescamp ; il a mal lu ou mal interprété la rubrique, *Peres de Pecchame* que M. P. Meyer nous fait exactement connaître. Un bibliographe a renchéri sur Warton ; d'après lui la *Lumière as Lais* est une sorte de traité de théologie, traduit en vers d'un ouvrage latin composé par maître Pierre de *Fécamp*. Un autre ouvrage de bibliographie l'a suivi ; et voilà comme quoi les érudits du xxe siècle chercheront, sans la trouver, bien entendu, cette œuvre latine, et déploreront l'action destructive du temps qui ne laisse flotter que de rares épaves sur la grande mer de l'oubli.

J'arrive enfin à l'examen du *Secré des Secrez*, poème de 2,383 vers, dont je ne connais qu'un seul manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale, fonds français, n° 25307 (anc. n° 5, ms. Notre-Dame). C'est, comme je l'ai dit, la traduction du *Secretum secretorum* de Philippe de Tripoli, qui avait lui-même traduit, de l'arabe en latin, un traité renfermant les conseils qu'on prétendait donnés par Aristote à Alexandre.

Il est écrit en anglo-normand, c'est-à-dire dans ce dialecte dont les formes bien connues proviennent du normand altéré par l'influence du milieu anglo-saxon dans lequel vivaient depuis un siècle les descendants des compagnons du Conquérant. L'auteur a voulu l'écrire en vers octosyllabiques, mais peu familier avec

Hosted by Google

les lois de la métrique, il a violé bien souvent la mesure ; on n'a point affaire à ces erreurs de copiste, si fréquentes dans la transcription des poèmes ; dans ce cas, il est toujours assez facile de ramener le vers à sa juste mesure. Il n'en est pas ainsi dans l'œuvre dont il est ici question ; il y a trop de vers auxquels il est impossible de rendre la forme octosyllabique pour que ces irrégularités ne soient pas du fait de l'auteur. J'ajouterai que, sous le double rapport des formes dialectales et de l'irrégularité de la métrique, il y a une profonde ressemblance entre le *Secré des Secrez* et *La Lumiere as Lais* ; et, bien que d'ordinaire les écrivains de ce temps ne se distinguent guère par le style, tout indique ici que ces deux ouvrages sont bien dus au même auteur.

Voici le début du poème :

Primes saciez ke icest tretiez
Est le *Secré de Secrez* numez
Ke Aristotle, le philosophe ydoine,
Le fiz Nichomache de Macedoine,
A son deciple Alisandre en bone fei,
Le grant, le fiz Phelippe le rei,
Le fist en sa graunt vielesce,
Quant de cors esteit en fieblesce
Pus qu'il ne pout pas travailler,
Ne al rei Alisandre repeirer,
Pur reale bosoine atreiter
De son deciple k'aveit mult cher ;
Kar Alisandre en fin l'ameit,
Kar graunz biens de lui apreneit
Dunt suverein de sun conseil esteit,
Kar prince e mestre le feseit
Des reaumes de tute sa gent
Pur sun tres noble entendement. (V. 1-18).

Hosted by Google

Aristote s'attachait à bien vivre, car il savait *assez* (beaucoup) de philosophie, de logique et de *naturel clergie* (sciences naturelles) ; et c'était grâce à lui qu'Alexandre gouvernait bien son royaume.

Il composait beaucoup d'épitres morales, car il désirait que chacun vécût bien à l'égard de soi-même et des autres. Il en écrivit une à Alexandre, en réponse à une lettre que son disciple lui avait adressée après avoir conquis la Perse.

Lettre d'Alexandre. Il a trouvé en Perse des gens de grand sens et de grande subtilité qui s'efforcent de régner sur les autres. C'est pourquoi il a dessein de les tuer tous et il consulte Aristote à ce sujet.

Réponse d'Aristote :

Si vus poez, fet il, changer la terre,
L'eir e les eves et les citez,
La disposition changez purrez.
Fetes dunques hardiement
De eus trestot vostre talent.
Si ceo nun, saciez de veir,
Si seignurie volez utre eus aveir,
En bone manere e bonement
Oez les deboneirement
E treïtiez en amur la gent;
E jeo vus afi certeinement
Ke, si si fetes, en seur seez
Ke de eus ferez vos volentez,
E suget vus serrunt en bon amur
Par l'aide Deu nostre seignur..... (V. 54-68).

Alexandre suit ce conseil et obtient en effet l'obéissance des Perses. Jusqu'ici nous avons affaire à une sorte de

Hosted by Google

préambule qui s'étend jusqu'au vers 82. C'est à partir du vers 83 que l'auteur entre vraiment dans son sujet.

Aristote, dit-il, envoya à Alexandre une autre épitre en réponse à une lettre qu'il en avait reçue ; mais, l'auteur n'a pas trouvé la lettre du roi ; il ne la connaît que d'une manière générale par la réponse que le philosophe y a faite :

De ceste epistle si est la tenur :
O glorius fiz empereür,
Deu te cunferme par sa puissance
En dreiture e en cunuissance,
Vus meine de vertus en veritez
E vus toille pur ses poestez
Tut vostre bestial talent,
E de tun regne doint aforcement
E de engin esluminement
A lui servir a sun talent. (V. 95-104).

Il s'excuse sur sa vieillesse de ne pouvoir se rendre auprès du roi ; il va, sur les questions que celui-ci lui a posées, lui écrire des choses de la plus grande importance. Alexandre les comprendra bien, grâce à son intelligence et à l'instruction qu'il a reçue.

Après ces premiers mots, qu'il appelle la réponse spéciale, Aristote aborde la réponse générale, et le premier précepte qu'il donne est celui de la largesse, si cher d'ailleurs aux auteurs du moyen âge. A cet égard, il distingue quatre sortes de rois :

Quatre reis sunt : li premer rei
Larges est a suens e a sei ;
Li autre est avers endreit li
E endreit de ces sugez ausi ;

Hosted by Google

Le tierz est aver endreit sei
E larges as suens en bone fei ;
Le quart vers sei ad la largesce
E vers ses sugez ad la destresce. (V. 157-164).

Les Lombards disent que ce n'est pas un vice pour un roi d'être avare pour soi et large pour les autres ; les Indiens approuvent celui qui est avare pour lui-même et pour les siens. Les Perses, au contraire, préfèrent le roi qui est large pour lui aussi bien que pour ses sujets. Aristote trouve que le pire de tous les rois est celui qui est large pour lui-même et avare pour ceux qui lui sont soumis.

Il montre ensuite comment on doit pratiquer la largesse : il faut tenir compte de son pouvoir, des besoins des autres et enfin de leur mérite. Il est dangereux d'agir contrairement à ces trois règles.

L'avarice ne convient pas à la majesté royale. Un roi affecté de ce vice doit confier la direction de son royaume à un homme loyal et *discret* qui saura dépenser et gouverner au mieux des intérêts de tous.

Mauvais effets de l'avarice ; il faut s'abstenir des biens de ses sujets. Aristote s'appuie ici sur l'opinion d'Hermogènes. Le royaume des Chaldéens a péri, parce que les rois ont prodigué follement leurs richesses, puis ravi les biens de leurs sujets qui en ont appelé à Dieu. Celui-ci envoya pour les châtier vent et tempête, souleva contre eux un grand peuple et ôta leur nom de la terre.

Toutefois, il faut user de mesure (*temperance aver*) dans l'exercice de la largesse.

Hosted by Google

Remarquons ici que l'auteur donne à cette vertu un champ bien plus vaste que ne le ferait supposer le sens attaché d'ordinaire au mot largesse. C'est la bienfaisance, la générosité (prise au sens étymologique, noblesse de sentiments), la charité sous toutes les formes. Écoutons-le plutôt :

E si est de largece la sustenance :
Volentiers parduner sans dotance,
Ne ne fet des privetez d'autrui
Ne des secrez enquerre, saciez de fi,
Ne ne fet pas à remenbrer
Chose donée ne a rehercer,
E si est de bunté e vertu
Renumbrer ceo k'est avenu,
E tort volentiers relesser,
E honurables honurer ;
E si deit ausi a simple gent
Aidier debonerement.
As innocens li deit suvenir
A lur defautes paremplir ;
Respundre deit benignement
A salutation de la gent,
E sa lange deit refrener,
E tort a tens dissimuler,
E feindre de fol la folie
Ausi c'um ne la sache mie. (V. 323-342).

Ce sont d'ailleurs les enseignements qu'Aristote donnait autrefois à Alexandre :

Enseigné vus ai en bone fei
Ceo ke avant enseigner solei
Tuz jurs e en vostre quor seigner ;
Bien sai nel volez oblier. (V. 343-346).

De tous les biens, l'entendement est le plus précieux ;

Hosted by Google

il nous apprend à mépriser ce qui est mauvais et à choisir ce qui est bon. C'est lui qui nous fait désirer la bonne renommée, sinon notre mobile est l'envie qui fait naître tous les vices. Généalogie des vices engendrés par l'envie. Généalogie des vertus engendrées par le désir de bonne renommée.

Il faut comprimer les désirs charnels ; généalogie des vices qu'ils engendrent. Un roi doit chercher surtout la bonne renommée et soumettre son royaume à la loi de Dieu. C'est l'opinion des gens sages, des philosophes, qu'un roi doit craindre Dieu ; s'il craint et respecte Dieu, ses sujets le respecteront.

Un roi doit honorer les juges (*les sires des leis*), révérer les religieux, élever les sages, s'instruire avec eux. Il doit avoir de la pitié, éviter la colère, reconnaître ses erreurs, agir à propos en évitant ou la lenteur ou la hâte.

Il faut que le roi soit noblement vêtu, de façon que la beauté des vêtements relève sa dignité. Le roi doit avoir une voix haute et claire, être doué d'éloquence, mais ne pas en être prodigue ; il faut que ses sujets désirent l'entendre et non qu'il les fatigue de ses paroles.

Il ne convient pas au roi de se mêler trop souvent à ses sujets :

> Kar trop familierté a gent
> Despit engendre de humme sovent. (V. 600-601).

Il vaut mieux suivre la coutume des peuples indiens.

Là, le roi ne se montre qu'une fois l'an en somptueux équipage ; le peuple est maintenu au loin ; les barons

Hosted by Google

délibèrent avec le roi sur les intérêts du royaume. Le roi distribue alors ses dons, et met en liberté les prisonniers les moins coupables. Un prince doué d'éloquence se lève alors, fait l'éloge de Dieu et du roi, puis des bonnes mœurs de la nation, en excitant les hommes par des exemples et par des raisons à aimer le roi, à le respecter et à lui obéir. De là, le peuple lui-même loue le roi ; les sujets enseignent à leurs enfants à lui obéir, à le craindre et à l'honorer. Sa renommée en augmente. En ces temps aussi, le roi punit les *mal fesanz* et les felons, leur ôte la vie selon la loi, pour les punir et amender les autres par leur exemple ; il allège les charges qui pèsent sur son peuple, protège les marchands ; ceux-ci accourent dès lors dans le pays, et les revenus du roi s'en trouvent augmentés. Il faut bien en effet se garder de porter préjudice aux marchands ; ils répandent par le monde la bonne renommée du peuple et du roi qui les reçoivent.

Ce ne sont pas les biens d'ici-bas qu'il convient de rechercher :

O Alisandre, ne desirez mie
Choses corruptibles en ceste vie
E ke passent legierement,
Ke lesser covient subitement ;
Mes desirez richesce estable
E la vie ke n'est pas changable
E le regne k'est pardurable
Ou joie ad e gloire durable. (V. 706-713).

Qu'il se rende glorieux en Dieu, qu'il évite de mener la vie des bêtes, qu'il pense aux choses à venir, qu'il

Hosted by Google

contienne ses désirs en boire, manger, dormir, et *lecherie.*

Pur ceo, emperur, reisun vus prie
Ke femmes ne purgisez mie,
Kar teu chose est en verité
A porc dreit une proprieté.
Queu chose dunc ou gloire aurez
Quant teu vice averez haunté
Ke de beste est proprieté,
Ke reisun n'unt en verité? (V. 732-739).

Il convient à un empereur de converser avec gens honorables (*bele gent*), et de chercher sa distraction au son des instruments ; les sens et l'esprit se reposent alors et le corps reprend de la vigueur. Mais il ne faut se livrer à pareille vie que pendant trois ou quatre jours, et deux ou trois fois seulement pendant une année.

Ayez auprès de vous les gens les plus habiles de votre maison qui vous rapporteront tout ce qui se dit et se fait dans votre royaume.

Honorez les sages, invitez auprès de vous tantôt l'un, tantôt l'autre ; que votre largesse et votre bonté se répandent successivement sur tous.

Mettez de la réserve dans votre maintien ; gardez-vous de trop rire, car cela ôte le respect ; le roi, dans sa cour et dans son conseil, doit garder le rang qui le distingue de ses sujets. Il est écrit dans le livre nommé *Esculape* qu'on estime le roi ressemblant à l'aigle qui a seigneurie sur les autres oiseaux, et non à l'oiselet qui lui est sujet.

Hosted by Google

Que le roi s'applique à remarquer ceux qui se conduisent mal en sa présence, qu'il pardonne facilement à ceux qui ont agi ainsi par jeu, mais qu'il punisse sévèrement ceux qui l'ont fait par félonie.

L'obéissance au souverain consiste en ces quatre choses : religion, amour, courtoisie et révérence. Tournez à vous les cœurs ; ne donnez pas au peuple matière à mal parler de vous, car il se tournerait facilement contre votre autorité. Il faut qu'il y ait au cœur des sujets plus de respect encore que d'amour :

Kar escrit est e leu en autur
Ke le rei en regne par sun afere
Est come la pluie ke chiet en terre,
La quele est, la Deu grace en sun,
Del ciel e de terre beneiçun,
Vie as vivanz sanz doutance,
E si est a toz aidaunce,
Kar par pluie vient esperaunce
As marchanz e lur aidance.
En pluie sovent toneirs vienent
E fudres sovent ausi encheient;
En riveres fet cretines sovent;
Les russeaux s'en enflent ensement
E mut avienent les mers fremissent
Par quei mut vivanz perissent. (V. 869-883).

Cependant les hommes oublient les maux qui leur viennent et louent Dieu pour les plus grands biens qu'ils en reçoivent en le priant d'ôter les inconvénients qui en résultent. Toutes choses ont été d'ailleurs bien établies dans le monde ; on en peut prendre pour exemple l'hiver, l'été, si utiles pour produire et déve-

Hosted by Google

lopper les biens de la nature ; beaucoup de maux pourtant viennent du froid de l'hiver et de la chaleur de l'été. La conclusion est qu'un roi doit regarder si les biens qu'il répand sont profitables à tous.

Songez aux nécessités des gens pauvres et malheureux, chargez un prudhomme de veiller spécialement sur eux.

O Alisandre, prenez en cure
K'asez eiez de warnesture
De blé e d'autre chose profitable
Ke bone seit e a gent mengable,
Ke suffire pussent en vostre terre,
En tens de feim kant aurez afere. (V. 968-973).

Vous pourrez alors ouvrir vos greniers à vos peuples. Vous sachant si prévoyant, ils auront désormais confiance en vous.

Espandre sanc d'umme eschivez,
Kar Hermogenes, le noble dôctur,
Escrit e dit tut errur
Ke quant creature a sei semblable
Creature occist, saciez sanz fable,
Ke les Vertuz del Ciel a Deu crient ;
« Sire Deu, sire Deu ! » en criant dient. (V. 1015-1021.)

Celui qui tue sera tué à son tour ; les vertus du ciel présenteront à Dieu la mort de la victime jusqu'à ce que juste vengeance en soit donnée et le meurtrier demeurera toujours dans les peines de l'enfer. Alexandre connaît assez d'exemples de l'antiquité qui peuvent lui être un enseignement pour l'avenir.

Hosted by Google

Ne méprisez point les petites gens, car ils peuvent s'élever à la richesse et aux honneurs.

Évitez surtout de manquer à votre foi. De la foi dépend l'union des peuples et des cités ; sans la foi, les hommes retourneraient à leur état premier et ressembleraient aux bêtes. Gardez donc votre foi et votre serment, quoi qu'il puisse en résulter pour vous. Rappelez-vous ce que dit Hermogènes : nous avons à nos côtés deux esprits, l'un à droite, l'autre à gauche, qui nous observent et rapportent au Créateur toutes nos actions.

Il ne convient d'ailleurs pas à un roi de souvent jurer et faire des serments ; cela est bon pour les sujets et les serfs. Les rois des Eubaiens et des Socroiens avaient coutume de jurer pour tromper leurs peuples et leurs voisins ; l'équité du roi juge ne le voulut pas souffrir.

Pour bien gouverner un royaume, il faut des leçons toutes spéciales. Alexandre ne doit pas répugner à les apprendre, car elles sont très profitables. En voici quelques-unes : Ne point se repentir des choses passées, car c'est le propre des faibles femmes, et garder toujours courtoisie ; augmenter chaque jour ses bonnes actions, car c'est le salut du royaume et la destruction des ennemis. Développez l'instruction :

Universitez apparaillez
E studie en citez establiez,
E en tun regne le suffreez
E a tes homes le comandez
Ke lur fiz apreignent de letrure
E ke de studie preignent cure

Hosted by Google

En les arz e en morautez,
Si ke seient clers esprovez
E a vostre purveance apent
De trover lur susteinement. (V. 1158-1167).

Cette sollicitude encouragera d'autres gens à étudier. Les lettres célèbreront les actions d'Alexandre ; son règne en sera illustré. C'est ce qui est arrivé à la Grèce ; les sages étudiants en *clergie* ont fait sa gloire.

Alexandre, ne vous fiez pas aux femmes, ne vous abandonnez pas à elles, fuyez ce venin mortel.

Ne vous fiez pas à un seul médecin qui pourrait vous nuire par félonie ; ayez-en dix que vous consulterez au besoin.

O Alisandre, le fet remenbrez
La reine de Inde dunt bien savez,
Kant par amisté a vus manda
Presens e beaus duns envea,
Entre quels choses fu envée
Cele bele pucele tant malurée
Ke d'enfance veraiement
De venim nurri fu de serpent,
Dunt si a cele hure n'usse esté
Ke l'usse cointement esgardé
E par art ne l'usse coneu
E par esgarz aperceu,
De ceo ke hardiement esgarda
E sanz vergoine les oilz ficha
En face d'umme contuelement
En perçant e horiblement
Dunt jeo aparceu bien par tant
K'ele tuereit home sul en mordant,
Ke puis apres par esperement
Le provastes tut certeinement,

Hosted by Google

Dunt ta mort, si jeo n'usse esté (1),
En ardur de lecherie vus eust procuré. (V. 1242-1263).

Gardez donc que votre âme, qui est de nature angélique, ne soit souillée.

Alexandre, il ne faut ni vous lever, ni vous asseoir, ni manger, ni boire, en un mot ne rien faire sans le conseil d'un sage astronome. Dieu n'a rien fait en vain ; il a tout fait par raison ; c'est pour cela que Platon, notre maître, a pu chercher l'être des choses et trouver la science des idées. Ne croyez donc pas les non sages qui prétendent que nul astronome ne peut connaître l'avenir.

D'autres disent à tort que Dieu a réglé le monde avant qu'il fût, de façon que tout arrive par nécessité et qu'il ne sert à rien de savoir ce que l'avenir réserve. Mais, si l'on connaît d'avance les choses futures, on pourra mieux les supporter ou les éviter. Si l'on sait que les grands froids, les grandes chaleurs ou les années de famine doivent advenir, on pourra se prémunir plus facilement contre ces maux. Il est donc bon de connaître les choses par avance ; on s'en garantira plus aisément et l'on priera Dieu de les détourner.

Mais Aristote ne veut pas pour le moment traiter d'astronomie ; il viendra plus tard à ce sujet. Actuelle-

(1) J'appelle tout spécialement l'attention sur ce passage du *Secré des Secrez*. Je ne sais à qui Pierre d'Abernon ou de Peckham a emprunté ce fait, mais il a peut-être suggéré l'idée d'appliquer au sage Aristote et au grand Alexandre la légende du roi Nauda et de son ministre Vararutschi qu'on trouvera plus loin et qui est devenue le thème du *Lai* d'Aristote.

Hosted by Google

ment il donnera des préceptes de médecine et enseignera comment on peut maintenir le corps en état de santé. C'est une doctrine précieuse, car en ce monde on ne peut parvenir à rien si l'on n'en a le pouvoir, et ce pouvoir c'est la santé, c'est-à-dire l'égalité de complexion due à la tempérance. Dieu a révélé cette science aux prophètes et à ceux qu'il avait élus ; mais ce sont surtout les Grecs qu'il illumina et auxquels il donna la connaissance de la nature.

Les sages et les philosophes naturalistes disent que l'homme est composé de quatre éléments contraires qui ont besoin, pour se maintenir, du boire et du manger ; mais prendre trop ou trop peu et en toutes choses dépasser la mesure engendre des maladies ; la tempérance est la condition d'une longue vie. On rapporte qu'Hippocrate se soumettait à des diètes qui le rendaient faible ; à un de ses disciples qui lui représentait que sa faiblesse de corps provenait de ses diètes, il répondait qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. Ne point trop manger rend plus propre à l'action ; on le voit par l'exemple des Arabes qui traversent le désert et font de longues routes ; s'abstenir de trop manger est une médecine souveraine pour avoir une excellente santé.

L'auteur traite ensuite du choix des aliments, qui doivent varier suivant l'âge, la complexion et le temps. Il serait trop long de le suivre dans les détails qu'il donne sur les gros aliments, les aliments légers ou moites, chauds ou froids, aussi bien que sur les signes qui distinguent un bon estomac d'un mauvais.

Hosted by Google

Aristote va maintenant faire connaître des secrets qu'il a trouvés dans l'art de la médecine, afin qu'Alexandre puisse, dans la plupart des cas, se passer de médecin.

Ces secrets consistent dans des conseils relatifs à l'hygiène de la toilette, aux conditions dans lesquelles il faut être pour prendre ses repas, à la position que doit occuper le corps pendant le sommeil.

Détachons de cet endroit la recommandation suivante :

Si aucune grevance dunc sentez
Ou k'en l'estomac ou ventre avez,
Fetes une chemise eschaufer
E ferm sur vostre ventre poser. (V. 1778-1881).

Ainsi que le traducteur en prose, Jofroi de Waterford, notre poète a gardé une sage réserve et supprimé l'indication fort singulière du second remède recommandé par l'auteur arabe et maintenu par Philippe de Tripoli, dans son texte latin (1).

Aristote entre ensuite dans de grands détails relativement au boire et au manger. Nous ne l'y suivrons point ; nous nous bornerons à dire que cette hygiène du moyen âge est fort curieuse à connaître, et qu'à côté de quelques recommandations qui peuvent faire sourire, on rencontre une foule de préceptes que la médecine de nos jours ne désavouerait point.

(1) Voici ce texte de Philippe de Tripoli : « Si sentis gravedinem in stomacho et in ventre tortiones, tunc medicina est ponere super ventrem camisiam calidam ponderosam, aut amplecti puellam calidam speciosam. »

Hosted by Google

Je signalerai cependant une singulière tolérance de l'auteur ; il condamne en général l'ivresse, mais il la permet par exception et comme une mesure hygiénique :

Ne si n'est a nule manere a user
A home, si vient sei enyverer,
Kar mutes maladies suvent
Engendre yveresce veraiement ;
Mes ke une feiz ou dous le meins beit
Tant k'enyvré apres en seit,
Valer li peut veraiement,
Issi ke nel face trop suvent. (V. 2220-2227).

Après avoir achevé de traiter de la médecine dans cette partie de sa traduction, qui comprend 886 vers sur le chiffre total de 2,383, le translateur se livre à quelques considérations qui lui sont toutes personnelles et qui forment, du vers 2,237 au vers 2,383, comme l'épilogue de son poème. En voici le résumé :

« Je n'ai rien rencontré de plus en ce livre bien que l'auteur ait promis de traiter un plus grand nombre de choses. Ce qui s'y trouve cependant suffit, et qui connaîtra et pratiquera ces préceptes pourra être tenu pour prudhomme. Mais la diversité des lieux amène la diversité des complexions ; il en résulte que cette médecine générale est rendue spéciale par les coutumes des divers pays. Ainsi, différents régimes conviennent aux hommes d'après la différence des pays : il leur faut une médecine spéciale. On ne doit donc pas se fier entièrement aux préceptes qui viennent d'être donnés ; ils ne conviennent bien qu'au pays où ils ont été trouvés ;

Hosted by Google

mais il faut les modifier sagement d'après la coutume du pays où l'on est. »

Voilà certes des réflexions pleines de bon sens et qui font honneur au poète anglo-normand. Il continue en ces termes :

« Quant à ce qui concerne l'âme, un chrétien peut se sauver, s'il agit suivant les vertus qu'enseigne ce livre; mais ces leçons ne peuvent servir ni aux juifs ni aux païens, elles peuvent être utiles à éviter la peine, mais non à conduire à la joie du ciel, parce que la foi, l'espérance et la charité font défaut. C'est Jésus-Christ qui est notre foi, notre charité et notre espérance ; les quatre vertus dont il a été question plus haut ne peuvent servir que si elles sont unies à la foi, à l'espérance et à la charité : ces trois vertus sont si bien unies que, qui a l'une a les deux autres et que à qui l'une fait défaut, les autres manquent en même temps. Mais si l'homme est en état de péché mortel, la foi, l'espérance, la charité et les autres vertus seront impuissantes à le sauver.

« L'auteur a traité cette matière si profitable à l'âme dans un livre intitulé *La lumiere as lais* ; c'est pourquoi il n'en parlera point ici.

« Il termine en demandant de prier pour le translateur de ce livre qui a nom Pierre et qui est extrait de ceux d'Abernon, afin que Dieu lui donne sa grâce et lui fasse mériter le royaume des cieux. Amen. »

Relevons sur cette conclusion de l'auteur, une erreur commise par Ginguené dans l'article qu'il lui a consacré au XIIIe volume de l'*Histoire littéraire de la France*. « Tout cet enseignement, dit-il, finit par de belles

Hosted by Google

sentences sur la religion chrétienne, sur Jésus-Christ, sur les vertus théologales ! S'il y a quelque invraisemblance à rapprocher ici des noms si divers, c'est au moins une morale édifiante et une orthodoxie au-dessus de tout reproche (1). »

C'est sans doute Ginguené qui a entraîné l'abbé de la Rue dans la même erreur. « Mais ce qu'il y a de plus bizarre, nous dit-il, c'est que le philosophe Aristote finit par enseigner à l'empereur Alexandre la nécessité de la foi en Jésus-Christ pour obtenir le bonheur éternel (2). »

M. Ch. Gidel pour qui, en 1874, quarante ans après la publication de l'abbé de la Rue, Pierre d'Abernon, ou mieux Pierre de Peckham, n'est encore que Pierre de Vernon, transcrit le passage de Ginguené et en prend texte pour s'écrier : « On ferait un volume des erreurs du moyen âge sur l'antiquité. Les hommes les plus érudits de ce temps brouillent et confondent les temps et les lieux. Auteurs imaginaires, traités qui n'ont jamais existé, fables grossières sur les noms les plus illustres du moyen âge, tout se rencontre dans leurs compositions (3). » Ces reproches trouvent très souvent leur justification, mais ils ne sauraient être adressés à notre trouvère. Ginguené a lu d'un œil distrait la conclusion du *Secré des secrez*. Ce n'est plus Aristote qui parle en l'endroit visé, mais bien le traducteur en

(1) P. 125.
(2) *Essai*, etc., t. II, p. 362.
(3) *La Légende d'Aristote au moyen âge.*

Hosted by Google

son nom propre. Après avoir terminé sa version, il dit qu'il n'a rien trouvé de plus au traité d'Aristote et il le complète par quelques considérations qui lui appartiennent. Au regard du corps, il recommande de faire varier les pratiques de médecine suivant les milieux. Quant à ce qui concerne l'âme, il dit qu'un chrétien peut se sauver en pratiquant les vertus qu'enseigne ce livre, mais que ces leçons ne sauraient suffire ni aux juifs ni aux païens, parce qu'ils ne connaissent pas Jésus-Christ :

Mes ceo ne vus dei pas celer
K'a Giu ne paen ne puet valer
Fors sulement a eschivre peine,
Mes en joie del ciel pas ne les mene
Pur ceo ke creance lur faut,
Esperance e charité ke tut vaut ;
Kar ki ke faut del fundement,
L'overe perit tut pleinement.
Le fundement de nostre creance
E de tuz vertuz l'enseverance
Est Jhesu Crist le sauveur,
Le fiz Deu nostre creatur;
Il est charité e nostre creance,
Il est del tut nostre esperance. (V. 2306-2319).

Je me suis étendu un peu plus qu'il ne convenait peut-être sur cette œuvre dont on fait remonter la composition à la fin du XIIe siècle ; mais il m'a semblé qu'elle occupait une place honorable dans la littérature normande, tant par le sujet qui s'y trouve traité que par l'état de la langue qu'elle révèle ; et que, pour ces deux raisons, il était bon de la faire amplement connaître, en attendant que quelque éditeur prît soin de la publier.

Hosted by Google

II

Jusqu'ici les rapports que l'imagination du moyen âge établit entre Alexandre et Aristote sont, à tout prendre, malgré le caractère parfois singulier des conseils donnés par le maître au disciple, ceux qui doivent exister de grand roi à sage philosophe. Mais poussons un peu plus loin nos recherches et nous allons trouver une galante aventure dans laquelle le grave précepteur n'eut pas l'avantage : la leçon de morale qu'il prétendait donner à Alexandre tourna en effet à sa confusion personnelle.

L'aventure est racontée dans un des plus charmants fabliaux que nous ayons reçus du moyen âge. On en connaît l'auteur : c'est un Normand, Henri d'Andeli, probablement clerc attaché à la personne de l'archevêque de Rouen, Eudes Rigaud, et non pas chanoine de Rouen, ainsi que Hyacinthe Langlois l'avait supposé (1), et comme on le répète encore parfois, bien que j'aie établi, dans mon introduction (2) aux œuvres de ce

(1) J'ai dit à tort (*Œuvres de Henri d'Andeli*, p. VIII), que l'abbé de La Rue avait le premier, en 1834, identifié l'auteur du *Lai d'Aristote* avec un chanoine du chapitre de Rouen ; c'est à Hyacinthe Langlois qu'il faut rapporter cette identification. V. sa *Notice sur les bas-reliefs des stalles de la cathédrale de Rouen, sur l'ancien poème intitulé : Le Lay d'Aristote, et sur son auteur, Henry d'Andeli, trouvère normand*, dans les *Mémoires de la Société d'Émulation de Rouen*, 1827, p. 12-38.

(2) P. XIX-XXI.

Hosted by Google

trouvère, que le chanoine était mort, alors que son homonyme écrivait *le Dit du Chancelier Philippe*.

Voici l'analyse de cet ingénieux récit qui porte pour titre *Li Lais d'Aristote :*

Alexandre vient de soumettre l'Inde, mais il s'arrête dans cette province et ne songe plus à d'autres conquêtes, vaincu à son tour par les charmes d'une belle Indienne :

Amors qui tout prent et embrace
Et tout aert et tout enlace
L'avoit ja si es braies mis
Qu'il ert devenuz fins amis,
Dont il ne se repentoit mie,
Quar il avoit trovée amie
Si bele comme a souhaidier.
N'avoit cure d'aillors plaidier
Fors qu'avoec li manoir et estre. (V. 93-101).

Et en effet, il ne s'éloigne plus d'elle et oublie tout ce qui n'est pas celle qu'il aime, si bien que « sa gent » murmure de se voir abandonnée par lui. Aristote, qui l'a suivi dans ses expéditions lointaines, a entendu les plaintes de ses « barons », et, fidèle à son rôle de précepteur, il vient lui adresser de sévères remontrances. En vain Alexandre lui oppose que ceux-là seulement peuvent le blâmer qui n'aimèrent jamais ; Aristote est inflexible et ne lui épargne pas les dures paroles :

Je cuit que vous ne veez goute,
Rois, dist Aristotes ses mestre ;
Or vous puet on bien mener pestre
Tout issi comme beste en pré.
Trop avez le sens destempré

Hosted by Google

Quant por une meschine estrange
Voz cuers si durement se change
C'on n'i puet mesure trover.
Je vous vueil proier et rouver
A deporter de tel usage,
Quar trop i paiez le musage. (V. 164-174).

Alexandre n'a point oublié sa docilité d'autrefois : il cède à son maître et ne va plus voir la belle Indienne ; mais son amour n'a point diminué. Il demeure éloigné d'elle,

Mès miex l'aime ore et miex li veut
Que il ne fist a nul jor mais. (V. 188-189).

Il est facile de prévoir la suite. A force de penser à son amie et de se rappeler son front plus poli que le cristal, sa belle bouche, sa blonde tête, Alexandre faiblit ; la résolution l'abandonne : « C'est folie, pense-t-il, de tant souffrir pour satisfaire autrui. Amour a pour règle non pas la raison, mais son propre caprice ». Et le voilà qui part pour revoir celle

Qui molt li plot et abeli. (V. 216).

A sa vue, la jeune fille s'est levée toute émue ; ses lèvres laissent échapper cette douce plainte : « Sire, je me suis bien aperçue de votre grand trouble. Comment un véritable amant peut-il renoncer à voir ce qui tant lui plaît ? » Puis elle pleure et se tait. Alexandre s'excuse : il a cédé au blâme de ses « chevaliers » et de ses « barons » ; il a écouté les remontrances de son maître qui « laidement » l'a repris de son amour. Il sait bien

Hosted by Google

maintenant qu'il a eu tort, mais il a craint le mépris et la honte. A peine a-t-il achevé que la jeune fille a déjà trouvé le moyen de tirer vengeance du maître « chānu et pale ». Elle fera bien voir que ses charmes sont plus puissants que « dialetique ne gramaire » ; il lui sera facile de tourner la tête au vieux philosophe et de le « despointer de son sens et de sa clergie ». Qu'Alexandre se place le lendemain aux fenêtres de la tour et il verra comme elle sait se venger.

Au matin, quant tens fu et eure,
Sans esveillier autrui se lieve,
Quar li levers pas ne li grieve.
Si s'est en pure sa chemise
Enz el vergier souz la tor mise
En .j. bliaut ynde gouté,
Quar la matinée ert d'esté
Et li vergiers plains de verdure.
Si ne doutoit pas la froidure,
Qu'il faisoit chalt et dolz oré.
Bien li ot nature enfloré
Son cler vis de lis et de rose. (V. 278-289).

La coquette compte sur ses seuls attraits : nul ornement dans ses cheveux ; elle laisse simplement flotter sur ses épaules ses belles tresses blondes. Elle erre çà et là dans le verger, pieds nus, sans ceinture, relevant légèrement son « bliaut » et chantant à mi-voix :

Or la voi, la voi, la voi.
La fontaine i sort serie.
Or la voi, la voi, m'amie
El glaiolai desouz l'aunoi.
Or la voi, la voi, la voi,
La bele blonde ; a li m'otroi. (V. 303-308).

Hosted by Google

Le roi est aux fenêtres de la tour ; il l'aperçoit et l'entend, et se réjouit « de son dit et de son chanter ».

Il n'est pas seul à l'entendre ; le philosophe s'est, lui aussi, levé de bonne heure ; le voilà assis à ses livres, tout contre la fenêtre ouvrant sur le verger où s'ébat la jeune Indienne. Il la voit aller et venir, et ses gracieux mouvements lui mettent au cœur une pensée qui lui fait fermer son livre. Il voudrait qu'elle vînt plus près afin qu'il pût se mettre en sa « merci ». Et cependant, comment pourrait-il le faire ? Un seul coup d'œil renverserait-il tout l'édifice de sa sagesse ? Non ; ce serait trop de honte. Hélas ! qu'est devenu son cœur ? Oubliera-t-il donc qu'il est vieux et chenu, et le plus âpre philosophe que le monde connaisse ? Qu'importe ! Amour est tout-puissant ; qu'il vienne donc habiter en lui, puisque toute résistance est vaine. Pendant que le maître s'égare en de telles pensées, la jeune fille entrelace diverses fleurs autour d'une branche de menthe pour en parer ses cheveux ; elle chante ainsi en cueillant les « floretes » :

Ci me tienent amoretes.
Dras i gaoit meschinete.
    Douce, trop vous aim !
Si me tienent amoretes,
    Ou je tieng ma main. (V. 359-364).

Pendant qu'Aristote s'afflige de ne pas la voir approcher de la fenêtre où il se tient, la folâtre, qui feint de ne pas l'avoir aperçu, s'étudie à l'enflammer davantage. Elle pose tout à coup son « chapel » de fleurs sur sa

Hosted by Google

jolie tête et se dirige vers la fenêtre du philosophe en chantant ce couplet d'une « chanson de toile » :

En. j. vergier, lez une fontenele
Dont clere est l'onde et blanche est la gravele,
Siet fille a roi, sa main a sa maisselle ;
En souspirant son douz ami apele :
« Hé ! biaus quens Guis,
La vostre amors me tot solas et ris ». (V. 384-389).

Au moment où elle passe près de la large fenêtre, Aristote étend le bras et l'arrête par son « bliaut ». Elle pousse un cri. Le philosophe lui fait l'aveu de son amour :

..... Ma douce dame,
Por vous metrai et cors et ame,
Vie et honor en aventure,
Tant m'a fet amors et nature
Que de vous partir ne me puis. (V. 406-410).

La belle fille n'est point farouche et ne pense pas à le blâmer de ce qu'il l'aime tant. Elle craint toutefois. N'a-t-on pas (elle ne sait qui l'a fait) blâmé le roi de ce qu'il se plaisait tant avec elle ? Aristote la rassure ; aimé et craint du roi, comme il l'est, il saura bien faire taire le blâme et les cris ; et il la prie d'amour. Mais la « dame » exige avant tout qu'il lui satisfasse un caprice :

..... Vous covient faire
Por moi .j. moult divers afere,
Se tant estes d'amor souspris ;
Quar moult tres granz talenz m'est pris
De vous .j. petit chevauchier
Desus ceste herbe en cest vergier.

Hosted by Google

Et si vueil, dist la damoisele,
Que desor vos ait une sele ;
S'irai plus honorablement. (V. 428-436).

Un cœur vraiment épris ne refuse rien à ce qu'il aime. Aristote consent à tout ; il va chercher lui-même la selle d'un palefroi ; la jeune fille la lui met sur le dos et le fait ainsi « enseler comme roncin »,

Et puis a .iiij. piez aler
A chatonant par desus l'herbe. (V. 451-452).

Elle monte sur son dos, et il la promène çà et là par le verger pendant qu'elle chante à voix pleine :

Ainsi va qui amors maine.
Bele Doé i ghée laine (1).
Mestre musars me soustient.
Ainsi va qui amors maine
Et ainsi qui les maintient. (V. 465-469).

A cette vue Alexandre pousse un éclat de rire ; il interpelle son maître et lui demande s'il a perdu la raison, qu'il se laisse mener ainsi, lui qui prêchait si bien contre l'amour. Aristote lève la tête, et, quoique confus de s'être laissé surprendre en pareille posture, il se tire adroitement du mauvais pas où il s'est engagé. « Vous avez bien raison, sire, lui dit-il ; mais je n'eus pas tort de craindre pour vous et de vous prémunir contre les dangers de l'amour, puisque moi-même je n'ai pas su y résister et que nature m'a fait oublier en

(1) Je profite ici d'une correction indiquée par M. Gaston Paris. V. *Romania*, t. XI, p. 140.

Hosted by Google

une heure tout ce que j'ai appris et lu. » Alexandre rit encore et lui pardonne, et l'auteur conclut par cette sentence morale qu'il emprunte à Dionysius Cato: *Turpe est doctori, cum culpa redarguit ipsum.*

Tel est ce fabliau, un des meilleurs, nous l'avons déjà dit, que le moyen âge nous ait transmis, que l'on considère l'habileté de la composition, l'expression naturelle et vive des sentiments, la mesure et la discrétion du style. Mérite vraiment exceptionnel en ce temps : dans un sujet qui pouvait facilement donner lieu à ces licences dont les fabliaux abondent au delà de ce qu'on pourrait supposer, l'auteur a su conserver une réserve bien rare et se garder de tout mot inconvenant.

Il est à peine besoin de dire que ni l'histoire réelle d'Alexandre, ni celle d'Aristote ne renferment rien qui, de près ou de loin, ressemble à cette anecdote. Est-ce à dire pour cela que notre trouvère normand l'ait tirée de sa fertile imagination? Nous le voudrions pour lui, mais il faut reconnaître qu'il n'a fait que la mettre habilement en œuvre.

Il en est du *Lai d'Aristote* comme de beaucoup d'autres vieux contes : le fond du récit nous est venu de l'Inde par l'intermédiaire des Arabes. Voici en effet ce que dit à ce sujet l'éminent romaniste, M. Gaston Paris, dans le compte rendu qu'il a bien voulu faire dans la *Romania* de mon édition des œuvres de Henri d'Andeli : « Le *Lai d'Aristote*... a pour sujet une aventure originairement contée du sage indien Vararuchi (Voy. Benfey, *Pantschatantra*, t. I, p. 461), transportée ensuite, comme il arriva si souvent, chez

Hosted by Google

les Arabes, et recueillie chez eux par les Occidentaux, qui l'attribuèrent à Aristote, ce qui entraîna certains remaniements. A quelle époque ce conte passa-t-il en Europe ? On n'en trouve aucune trace avant le XIIIe siècle ; mais il apparaît alors sous trois formes différentes, l'une latine (dans les *Exempla* de Jacques de Vitri, voy. Wright, *Latin Stories*, n° LXXXIJ), l'autre française (Henri d'Andeli), la troisième allemande (Hagen, *Gesammt-abenteuer*, t. I, n° 2 ; cf. t. III, p. CXLVJ). On serait porté à croire, étant donné le succès incomparable des *Exempla* de Jacques de Vitri, et leur provenance en grande partie arabe, que c'est le récit de l'évêque de Ptolémaïs qui est la source des deux autres ; mais quand on l'examine de près, on voit que c'est fort peu probable. Je serais obligé d'employer pour cet examen comparatif une plus grande étendue ; je dirai seulement que chacune des trois œuvres a des traits particuliers qui ne permettent guère de les grouper. Dès lors, comme l'attribution à Aristote de cette plaisante aventure n'a pu se faire plus d'une fois, il faut supposer que les trois récits remontent, peut-être par la tradition orale (dans le monde des clercs bien entendu) à une source aujourd'hui perdue ; cette source elle-même avait dû sortir, en Orient, du conte arabe adapté aux idées du moyen âge franc (1). »

Si, comme M. Gaston Paris le fait remarquer, on ne trouve avant le XIIIe siècle aucune trace de la légende que Henri d'Andeli a rimée sous le titre de *Lai d'Aristote*,

(1) *Romania*, XI, p. 138-139.

Hosted by Google

il est peut-être cependant permis de croire que la tradition consignée dans le *Secré des Secrez* a donné l'idée d'appliquer au sage philosophe et à son royal disciple l'aventure plaisante dont la première origine paraît être le conte indien qui sera transcrit plus loin. L'auteur du *Secré des Secrez* nous dit en effet que la « reine de Inde » envoya au roi Alexandre une « bele pucele » nourrie « de venim de serpent » dont l'influence eut été funeste au prince sans l'intervention d'Aristote (Voir plus haut, page 41). La transformation de cette légende était facile avec le récit oriental. C'était du poison de l'amour qu'Aristote aurait à garder Alexandre, et la jeune fille se vengerait par l'humiliation du sévère pédagogue.

Voici le récit indien dont j'emprunte la traduction à M. A. Gasté (1) : « Il y avait un prince nommé Nauda, souverain d'une grande île, renommé pour sa puissance et pour sa bravoure..... Ce prince avait un ministre, nommé Vararutschi, qui avait lu dans tous les livres et possédait la raison de toutes choses. La femme de ce ministre était jalouse et pleine d'irritation contre lui. En vain cherchait-il par tous les moyens à apaiser cette créature qu'il aimait ; elle n'en devenait pas pour cela plus traitable. « Voyons, m'amour, disait-il, parle ; que te faut-il pour être contente ! Je te l'accorde sur le champ. » Elle répondit, après s'être fait beaucoup prier : « Si tu te fais raser, et te jettes à mes pieds, je

(1) *Un chapiteau de l'église Saint-Pierre de Caen*, étude archéologique et littéraire, par Armand Gasté. Caen, Henri Delesques, 1887, p. 42-43.

Hosted by Google

veux bien te sourire encore. » Il le fit, et elle reprit sa gaîté. De son côté, la femme de Nauda, également irritée, ne voulait, en dépit de toutes les prières, consentir à se calmer. « M'amour, disait le roi, sans toi je ne puis vivre un instant ; je tombe à tes pieds et t'en supplie : sois bonne ! » — Et elle : « Laisse-moi te mettre un mors à la bouche ; que je monte sur ton dos, et te fasse trotter à mon gré ; cours en hennissant comme un cheval ; alors je consentirai à redevenir bonne ! » — Ce qui advint en effet.

« Le lendemain, le roi tenait conseil, quand arriva Vararutschi. A peine l'eût-il aperçu, qu'il l'interpella. « Hé ! Vararutschi ! que veut dire cette tête rasée ? » Et le ministre de repartir : « On ne devrait rien faire, rien accorder aux désirs d'une femme. Voilà que celui-là hennit, qui n'est point cheval, et que mal à propos les gens se voient forcés de se raser la tête. »

Telle est la première source d'où vient, par intermédiaire, le fabliau français.

Le *Lai d'Aristote* ne tarda pas à jouir en France, et même en Europe, d'une grande popularité. Il est peu de fabliaux auxquels les poètes du moyen âge aient fait de plus fréquentes allusions, et dont le ciseau du sculpteur et la gouge du huchier se soient appliqués plus souvent à reproduire le piquant récit sur la pierre ou sur le bois. La littérature moderne, l'art contemporain, s'en sont parfois inspirés, et l'on en trouve même, comme un lointain écho, dans certaines œuvres dont les auteurs ne prévoyaient guère qu'on pourrait établir

Hosted by Google

un curieux rapprochement entre tel endroit de leur livre et le conte du moyen âge.

Dans mon introduction aux œuvres de Henri d'Andeli et dans les *Additions* qui terminent le volume, j'ai cité le récit arabe qui servit d'intermédiaire entre la première donnée fournie par le *Pantschatantra* et les développements du thème modifié par les Occidentaux ; puis j'ai reproduit ensuite, ou simplement rappelé, les citations, les allusions et les imitations que j'avais trouvées jusque-là chez les écrivains du moyen âge et des temps modernes : Jean de Meung (*Codicile*, st. 441), Jean Le Fèvre (*Le livre de Mathéolus*, I, v. 1101-1114), *La grand malice des femmes* (*Bibl. elz., Recueil des poésies françaises des XVe et XVIe siècles*, t. V, p. 301-318), *La vraye disant advocate des Dames* (*Ibid.*, t. X, p. 243), *Le Monologue fort joyeux sur les femmes* (*Ibid.*, t. X, p. 184), enfin un passage du ms. 189 de la Bibliothèque d'Épinal, analysé par M. Bonnardot (*Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1876, p. 64-132). J'ai reproduit une note de M. Ed. Du Méril (*Mélanges archéologiques et littéraires*, 1850, p. 474) indiquant les allusions faites à cette légende dans les pays étrangers, et rappelé que le savant Æneas Silvius Piccolomini, plus tard pape sous le nom de Pie II, parla, dans son *Histoire des amours d'Euryale et de Lucrèce* (1), de l'étrange épreuve à laquelle se soumit Aristote.

(1) *Historia de Eurialo et Lucretia se amantibus*, p. 623 de l'édition de ses œuvres, publiée à Bâle en 1551.

Hosted by Google

Après avoir dormi dans la poussière des bibliothèques, comme à peu près toutes les œuvres du moyen âge, trop injustement dédaignées, à partir de la Renaissance jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle, le *Lai d'Aristote* retrouva bientôt la vogue qu'il avait eue autrefois. Le comte de Caylus le cite avec honneur dans son *Mémoire sur les fabliaux* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1753, t. XX., p. 362-364) ; Barbazan en publie le texte dans son édition des *Fabliaux et Contes français des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles*, 1756, reproduite plus tard par Méon ; Legrand d'Aussy en donne une imitation en prose (*Fabliaux ou Contes des XIIe et XIIIe siècles*, p. 79) ; Imbert le tourne en vers modernes (*Choix de fabliaux mis en vers*, 1788, t. I, p. 157-170) ; Piis et Barré en tirent une comédie (1780) qu'ils intitulent : *Aristote amoureux ou le Philosophe bridé*. Il n'est pas enfin jusqu'à la pièce intitulée *Le Tribunal domestique*, et un conte de Marmontel, *Le Philosophe soi-disant*, qui ne rappellent d'un peu plus loin l'œuvre du trouvère normand. Enfin, de notre temps, en 1878, *Le Char*, opéra-comique en un acte et en vers libres, dont le libretto est de MM. Paul Arène et Alphonse Daudet et la musique de M. Paul Pessard, est une mise en scène galamment agencée de l'amusante anecdote.

Cette nomenclature que j'avais donnée a eu le rare bonheur d'être reproduite, et surtout précisée et complétée, grâce à l'érudition la plus sûre, par un savant professeur de la Faculté des Lettres de Caen, M. Armand Gasté, dans son *Étude sur un Chapiteau de l'église*

Hosted by Google

Saint-Pierre de Caen (1). M. A. Gasté a donné la première traduction française (2) du passage du *Pantschatantra* « la source la plus lointaine qui soit connue du fabliau d'Aristote » ; il a fait connaître par de curieuses citations, le ton passablement étrange que Barré et Piis ont prêté à Aristote et à Orphale dans leur *Aristote amoureux;* il a établi un rapprochement fort piquant entre l'antique légende et un passage de la *Nana* de M. Emile Zola; il a rappelé enfin, d'après le *Petit savant de société*, la « pénitence désagréable » connue sous le nom de *cheval* d'Aristote que, vers le commencement de ce siècle, on infligeait dans les salons où l'on jouait aux jeux dits innocents. La pénitence pouvait être désagréable pour celui qui était condamné à se mettre à *quatre pattes*, et à promener autour du cercle, dans cette attitude, une dame désignée par la société. Il n'en était pas de même pour les assistants, si toutefois la dame était jolie ; car, assise sur le dos du patient, elle était embrassée par tous les cavaliers devant lesquels elle passait. Ne pourrait-on pas, dans les salons actuels, rééditer cette figure à l'usage du cotillon ?

Voilà bien des souvenirs accordés à la légende d'Aristote et la liste en est déjà passablement longue. Elle n'est pas complète cependant, et j'ai, pour ma part, à confesser un regrettable oubli. Encore, s'il ne s'agissait

(1) Caen, Henri Delesques, 1887.

(2) Ce récit ne se trouve pas en effet dans le choix publié en 1872, par M. l'abbé J.-A. Dubois sous ce titre : *Le Pantcha-Tantra ou les cinq ruses, fables du Brahme Vichnou-Sarma; Aventures de Paramarta et autres contes*, etc.

Hosted by Google

que de la mention, assez vague d'ailleurs, qui se trouve dans les *Proverbes et dicts Sententieux* de Charles de Bouvelles, chanoine de Noyon :

« A la quenouille A colu
Fol s'agenouille Stultus flectit genu.

« Ce proverbe est pour les amoureux lesquelz sont aucune fois si aveuglés et hebetés par la beauté des femmes, que du tout ils se rendent subjectz à leur service et fol plaisir. Comme on lict d'Hercules, lequel en habit feminin filoit devant son amoureuse. Pareillement d'Aristote sage Philosophe, lequel, à deux genoux, sacrifia à son amie comme il eut faict à la deesse Ceres (1) ».

L'omission dont je m'accuse et que je veux réparer ici est bien autrement grave, et j'en demande humblement pardon au bon roi René, ce dernier des troubadours, qui chercha et trouva, dans l'amour et la pratique de la poésie et des beaux-arts, des joies qu'il n'aurait certainement pas connues si le parti angevin, qui l'appelait à Naples, l'eut salué sur le trône qu'occupait à sa place un prince de la maison d'Aragon.

Parmi ses œuvres figure une longue composition allégorique, moitié vers, moitié prose, sous ce titre *Le Livre du Cuer d'amours espris*. Je ne veux pas entrer dans l'analyse de ce livre ; elle m'entraînerait

(1) Proverbes // et dicts sen- // tentieux, avec // l'interpretation d'iceux // par Charles de Bouuelles Chanoi- // ne de Noyon. // avec privilege // A Paris, // Chez Sebastien Nyuelle, libraire demeurant a // l'enseigne des Cicognes, rue Saint-Jacques. // 1557. — P. 44.

Hosted by Google

trop loin. J'arrive tout droit avec le *Cuer* et *Bel-Accueil* au lieu où sont suspendus divers objets rappelant la toute-puissance de la femme et la faiblesse de l'homme qui se soumet à ses caprices et s'abaisse, pour lui plaire, aux conditions les plus humiliantes. Le *Cuer* contemple ces objets, et, surpris à leur vue, il demande à *Bel-Accueil* des explications que celui-ci s'empresse de lui fournir. Pour long que soit le développement, je le donnerai tout entier, parce que nous y trouvons unis au nom d'Aristote ceux de Virgile et de Samson, comme il arrive d'ordinaire chez les trouvères et les *imaigiers* qui se sont inspirés de ce thème.

« Et quant ilz eurent passée la premiere porte et furent soubz le portal, le Cuer apperceut en la voulte du portal pendue une corbeille faicte d'osiers, ancienne et de vieille façon, laquelle pendoit à une chaigne d'or grosse comme le braz. Si pensa le Cuer qu'il sauroit moult voulentiers quelle vertu celle corbeille avoit qui n'estoit que de boys, veu qu'elle estoit à une si riche chaigne pendue. Et en regardant qu'il faisoit, la dicte corbeille s'arresta, et vit unes forces de fer toutes enroullées qui estoient de la grandeur d'un pié et demy, de la faczon ne plus ne moins comme telles de quoy on tond les brebiz en Berry. Entre le taillant desquelles forces avoit une grosse poignée de cheveulx noirs comme tacre et longs d'une toise au plus, lesquelz cheveulx sembloient mieux de homme que de femme, tant estoient rudes, gros et letz. Si n'eust gueres regardé là, qu'il apperceut encores joignant de la dicte force, laquelle pendoit à un gros croc d'or, si vist ung fraing grant et

Hosted by Google

d'antique faczon, une bride de cuir, une selle et ungs esperons dorez ensemble liez et penduz à une chaigne d'or grosse et forte ; et encores plus fort, car en suyvant estoit aussi pendue une quenoille de femme remplie de lin, et le fuzeau pendant au fil de costé, atachée à deux crampons d'or fin.....

« Les dessusdictes choses pendoient soubz la voulte, et à ceste heure parla Bel-Acueil au Cuer et lui dit en ceste maniere :

« Ore Cuer qui merveilles as,
Desirant à savoir les cas
Pourquoi ces choses sont ycy
Ainsi mises, et as soulcy
De quoy servent, dire ce vieulx,
Et tout premier ainsi m'aist Dieux.
La corbeille que tu voiz là
Si est propprement celle-là
En laquelle pendu Virgille
Par une dame moult subtille,
Qui lui sceust telz raisons monstrer
Qu'elle le fist dedans entrer,
Disant que jamais autrement
Ne la povoit veoir nullement,
Et lui qui estoit d'elle pris
Y entra dont moult fut repris,
Car incontinent de ce lieu
Le tira jucques au meillieu,
Et puis le laissa là pendu.
Son sens fut mal lors despendu,
Car de tous ceulx de la cité
Fut là congneu et visité.
Amours ainsi le desprisa
Pour ce que toujours peu prisa
Virgille le povoir d'Amours.
Or en fuz pugny par telz tours,

Hosted by Google

Comme voyez ycy endroit.
Ne lui valut alléguer droit
N'estre clerc, nigromant ne saige,
Il lui fut forcé faire hommaige
Humblement, lui criant mercy.
Et pour memoire est pendue cy
La corbeille et tousjours sera
Tant que le monde durera.
Les forces emprès que voyez
Sont celles, tout seur en soyez,
Dont Sanson eut longue le chief ;
De quoy puis morut à meschief.
Car tant desprisoit par sa force
Amours, que puis tondu de force
Fut par Dalida faulcement.
Et en ce point prist vengement
De lui Amours, et à bon droit.
Qui l'istoire dire vouldroit
Longue seroit à raconter,
Pour ce ne t'en vueil plus conter.
Tu l'as ouy dire autreffoix,
Ce trop je plus de dix foiz.
D'autre part la bride et la selle
Laquelle tu vois là, c'est celle
De quoy Aristote le saige
Fut embridé par le visaige
Et sellé par dessus le doux.
Tant blasma le bien d'amer doulx
Et tant le desprisa, qu'Amours
S'en vengea par les subtilz tours
De celle-là qui lui bouta
La selle, puis dessus monta,
Et des esperons lui donna
Et tellement si l'ordonna
Que sa science peu valut,
Amours son sens lors lui tolut,
Car lui qui estoit tant honneste
Fut chevauché comme une beste.

Hosted by Google

Puis la quenoille que voyez
Fut celle, tout seur en soyez,
Dont Sardinapalus filla;
Fuzeau et lin vous voyez là.
Amours aussi filler le fist
Entre femmes, et le desmist
De l'orgueil dont tant se prisoit
Que les faiz d'Amours desprisoit
Mais mit fut en subgeccion,
Ainsy que j'ay fait mention..... » (1)

Franchissons maintenant un intervalle de quatre siècles et tombons en pleines pages de ce roman d'allure si cavalière, *Le capitaine Fracasse*, dans lequel Théophile Gautier a jeté à la volée la poudre d'or de ce style merveilleux dont il semble avoir emporté le secret, et que des gens, de bien mauvais goût sans doute, osent encore préférer aux grossières audaces du réalisme et aux dictions incongrues de l'école décadente. Le baron de Sigognac, triste habitant du Château de la Misère, vient de recevoir dans son manoir délabré, le chariot de Thespis, qui transporte à l'aventure le Matamore, le Tyran, la Duègne, l'Isabelle et autres acteurs d'une troupe ambulante. Il songe à partir avec eux pour aller chercher fortune à Paris ; il hésite à s'attacher à cette troupe de comédiens ; un regard et quelques douces paroles de l'Isabelle achèvent de le décider. Mais laissons parler le maître : « La douce lueur qui brillait dans les yeux d'Isabelle triompha de la répugnance du Baron. L'attrait d'une aventure galante déguisait à ses

(1) *Œuvres complètes du roi René avec une biographie et des notices*, par M. le comte de Quatrebarbes. Angers, 1846, in-4°, t. III, p. 149-152.

Hosted by Google

propres yeux ce que ce voyage fait de la sorte pouvait avoir d'humiliant. Ce n'était pas déroger que de suivre une comédienne par amour et de s'atteler, comme soupirant, au chariot comique ; les plus fins cavaliers ne s'en fussent pas fait scrupule. Le dieu porte-carquois oblige volontiers les dieux et les héros, à mille actions et déguisements bizarres : Jupiter prit la forme d'un taureau pour séduire Europe ; Hercule fila sa quenouille aux pieds d'Omphale ; Aristote le prud'homme marchait à quatre pattes, portant sur son dos sa maîtresse, qui voulait aller à philosophe (plaisant genre d'équitation !) toutes choses contraires à la dignité divine et humaine (1). »

Bien que la maîtresse d'Alexandre, qui s'appela Campaspe, n'ait rien à voir à la légende d'Aristote, c'est à ce piquant récit que Victor Hugo a songé dans ce passage des *Misérables* (1re édition, 1862, t. V, p. 126) où il dit du bailli de Ferrette : « Il avait été le camarade de plaisir de M. le comte d'Artois et, à l'exemple d'Aristote accroupi sous (2) Campaspe, il avait fait marcher la Guimard à quatre pattes, et, de la sorte, montré aux siècles un philosophe vengé par un bailli. »

Ce qui prouve peut-être encore mieux que toutes ces citations la popularité du *Lai d'Aristote*, ce sont les représentations figurées qu'on en a faites. « Nous en possédons plusieurs, dit M. Gaston Paris, appartenant

(1) *Le Capitaine Fracasse*, édition illustrée par Gustave Doré, in-4°, p. 34-35.

(2) Il y a dans le texte *sur*, mais la faute d'impression est évidente.

Hosted by Google

aux différentes variétés de la sculpture, qui remontent au moyen âge; si nous avions conservé quelques-unes des innombrables peintures dont nos ancêtres décoraient les salles de leurs habitations, nous y verrions bien souvent retracé ce sujet favori, qui plaisait au pinceau du peintre et à la malignité du bourgeois. Voici le curieux témoignage qu'on lit dans la traduction en vers du *Pamphile,* par Jehan Bras de Fer de Dammartin... ; Pamphile ayant allégué l'aventure d'Aristote comme exemple de la ruse des femmes, la vieille à qui il parle lui répond :

Mais chou que d'Aristote dis,
Qui fu chevauchiés, lonc tes dis,
Appocriffe est, non escriture ;
S'a ge veue en mainte peinture
Femme chevauchier Aristote ;
Or n'i a villain qui n'en rote,
S'en ont une rieulle commune :
S'aucuns vient à crasse fortune,
Il dit : « Pain moy chy Aristote
Dont la femme fait haritrote (1). »

Les peintures ont disparu, mais les représentations figurées sur la pierre, sur le bois et sur le cuivre, sont parvenues jusqu'à nous, quelques-unes, tout au moins, mais cependant encore assez nombreuses pour que nous ayons droit d'en conclure que le *Lai d'Aristote* jouit alors d'une vogue vraiment exceptionnelle. Les sculptures que l'on voit à la Cathédrale de Rouen sur la miséricorde

(1) *Romania,* XI, p. 139.

Hosted by Google

d'une des stalles du chœur et au portail de la Calende, celles de Saint-Pierre de Caen, de Saint-Jean de Lyon, d'un pilastre du château de Gaillon, maintenant à Paris dans une des cours du palais des Beaux-Arts, ont été assez souvent décrites et même reproduites par la gravure pour qu'il suffise de les rappeler ici (1). Ajoutons encore une petite plaque d'ivoire dont la gravure a été donnée par Montfaucon dans son *Antiquité expliquée* (t. III, 2e partie, p. 356, pl. 194), et deux aquamaniles en cuivre jaune qu'on a pu voir à Paris aux Champs-Élysées, en 1880, à l'exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie et qui appartenaient alors, l'un à M. Chabrière-Arlès, l'autre à M. Spitzer. Je les

(1) V. sur ces différentes représentations d'Aristote chevauché : M. de Guilhermy, *Les Fabliaux représentés dans les Églises* (*Revue générale de l'architecture et des travaux publics* de César Daly, 1840, col. 383-396); A. Héron, *Œuvres de Henri d'Andeli*, 1880, p. XXXIII-XL; A. Gasté, *Un Chapiteau de l'Église Saint-Pierre de Caen*, 1887, p. 37-54. — V. en particulier : Pour Rouen : E.-H. Langlois, *Notice sur les bas-reliefs des stalles de la Cathédrale de Rouen* (*Mém. de la Soc. d'Émulation de Rouen*, 1827, p. 12-38) et *Stalles de la Cathédrale de Rouen*, 1838, p. 172 ; J. Adeline, *Les sculptures symboliques et grotesques* (*Rouen et environs*), pl. 39, et p. 73-78 et 206-210; pour Caen : Abbé de la Rue, *Essais historiques sur la ville de Caen*, t. I, p. 97, et A. de Caumont, *Abécédaire ou Rudiment d'Archéologie* (*Arch. rel.*), 2e édition, p. 307 ; pour Lyon : L. Bégule, *Monographie de la Cathédrale de Lyon*, p. 201 et pl. B, no 2. — L.-J. Guenebault (*Dictionnaire iconographique de l'antiquité chrétienne et du moyen âge*, 1843, t. I, p. 91, col. 2), mentionne à l'article Aristote, la sculpture en bois des stalles de Rouen, la sculpture sur ivoire figurée par Montfaucon, les bas-reliefs de Saint-Jean de Lyon et du château de Gaillon; il ne dit rien du chapiteau de Saint-Pierre de Caen, ni des bas-reliefs du portail de la Calende de la Cathédrale de Rouen.

Hosted by Google

ai mentionnés dans l'introduction aux *Œuvres de Henri Andeli*, p. XXXIII-XXXIV et XXXIX-XL), et rappelé (p. XLV) d'après Legrand d'Aussy (1), qu'un tableau de Spranger, datant du commencement du XVIIe siècle, gravé par Sadeler, représentait Aristote chevauché par la jeune Indienne, et qu'au salon de 1885 (*Addition*) un tableau de Henri Lehmann, dont la lithographie a été donnée par M. A. Lemoine, dans le journal *l'Artiste*, figurait la même aventure. M. A. Gasté a cité (2) de plus, d'après Nagler (*Kunstlerlexicon*, I, 239) une gravure sur bois, en clair obscur, sur le même sujet, de Hans Baldung, surnommé Grun.

S'il ne se rapporte pas à Aristote, le groupe exposé par M. Pépin au salon des Champs-Élysées, en 1891, rappelle du moins la légende. M. Olivier Merson en rend compte en ces termes dans le *Monde illustré* (numéro 1790, 18 juillet 1891) : « Un jeune poète qui porte sur ses épaules une femme à califourchon, fléchit et tombe à terre, souriant encore au poids qui l'opprime. Bien construit et bien ajusté, ce groupe réunit dans un bon ensemble des morceaux auxquels il n'y a rien à redire. »

D'heureux hasards feront peut-être découvrir d'autres figurations qui sont demeurées inconnues ; je l'espère d'autant plus que la chance m'a, à cet égard, singulièrement favorisé. Je puis en effet signaler une représenta-

(1) *Fabliaux ou Contes... du XIIe et du XIIIe siècle*, éd. Renouard, 1829, t. I, p. 280-281.

(2) *Un Chapiteau de l'Église Saint-Pierre de Caen*, p. 39, note.

Hosted by Google

Cliché de M. G. Panel.

Hosted by Google

BAS-RELIEF

UTE

Hosted by Google

the impressions received in infancy and childhood color the remainder of life; they are stamped in indelibly. My wife! if in my early days I had known such a being as yourself, I should have been happier and better as a child; even as, as a man, I have been made better by associating with you. What an influence for life, for eternity, do you exert upon my soul! I am happy, I am benevolent, I have pleasant thoughts, and, though far from home, would ever be happy while memory lasts, could I withdraw myself from the world, the world with which I have no sympathy, the world of people for whom I care not, this world of the Indian Ocean!

"Ah, my Dita! you are yet sleeping. Soon you will arise, go early to church, say prayers for all, even for me, Dita; and God will answer such prayers, and bless me in some way I know not of. Ah, had I the power to influence your dreams, and that you might wake to find them true!"

On Christmas day, as a substitute for the lacking reality, the midshipmen had a merry make-

Hosted by Google

believe dinner,—molasses and water for port wine, a magnificent "no-turkey," etc.,—congratulating themselves aloud, for the benefit of listeners, on their forethought in having secretly, while in Rio, provided so bountifully for the occasion, drinking so many toasts, and making such noisy speeches, apparently carousing so deeply as to induce the belief among the sailors that they were all intoxicated, especially as they repeatedly called the steward to carry out the empty bottles. Going on deck after dinner, the sailors regarded them with intense curiosity and open-mouthed grins, in anticipation of the expected sequel; but perceiving no symptoms of the supposed drunkenness, as they preserved the customary grave deportment of passed midshipmen "on their dignity," the grins gradually subsided as the truth dawned upon their minds, and the game became apparent. "And so the frolic was over; but we were miserable enough, after all, in spite of our gay make-believe."

In painful contrast with this innocent frolic was the grand dinner of the ward-room, with its unlimited supply of champagne, etc.; "where

Hosted by Google

tion figurée du *Lai d'Aristote*, que personne n'a jusqu'à présent mentionnée : c'est une frise en bois sculpté, faisant partie d'une collection de boiseries formée par un amateur de Saint-Valery-en-Caux, à la suite de longues et patientes recherches dans les campagnes environnantes ; ces boiseries appliquées au plafond et contre les murs d'un petit salon qu'elles couvrent entièrement, offrent un ensemble assez disparate, mais dont les éléments sont fort intéressants à étudier.

La frise dont il est ici question appartient à la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe ; elle est divisée en trois compartiments qui représentent, de la gauche à la droite du spectateur, les sujets suivants : Judith et Holopherne, Samson et Dalila, et enfin Aristote chevauché par l'Indienne. Comme on le voit, c'est partout la glorification du pouvoir de la femme. Je me bornerai à décrire le dernier sujet, qui me semble une des figurations les mieux réussies et les mieux conservées de la célèbre légende.

Vêtu d'une longue robe, la tête couverte d'une coiffure dont la partie extérieure est ornée d'un médaillon, la selle au dos, le mors à la bouche, Aristote est à quatre pattes ; il se soulève sur les deux mains et laisse ses genoux traîner sur le sol. Son visage d'austère philosophe fait voir une certaine expression d'angoisse ; peut-être entend-il à ce moment la voix railleuse d'Alexandre.

La *damoiselle* qui le chevauche tient la bride de la main droite et force Aristote à tourner la tête de

Hosted by Google

manière qu'elle fait face au spectateur ; de la main gauche elle brandit un fouet formé de plusieurs cordes tordues qui passent derrière sa tête tournée sans doute vers la tour (qu'on ne voit pas) d'où Alexandre contemple la scène. Les plis flottants de sa robe tombent jusqu'à ses pieds ; son buste est serré par une casaque modelée avec le relief d'une armure ; une chaîne formée de maillons rectangulaires entoure sa taille ; elle porte sur la tête une coiffure à pointe, un *hennin*, assez semblable à l'ancien bonnet des Cauchoises. Les costumes sont traités avec beaucoup de soin dans tous leurs détails. La tête de la jeune fille est d'un dessin un peu lourd ; celle d'Aristote est pleine d'expression.

Si j'avais un vœu à formuler, ce serait qu'un spécimen aussi intéressant par son sujet et par son exécution de l'art des anciens *huchiers*, entrât dans une de nos collections publiques. Il y rappellerait le souvenir du vieux trouvère normand, j'oserais presque dire rouennais puisqu'il habita notre ville, de l'ingénieux conteur qui sut, avec tant de finesse et de mesure, chanter les charmes tout-puissants de la femme, cet invincible pouvoir que l'auteur de *Faust* appelle *das ewig-weibliche, l'éternel féminin*.

Hosted by Google

light; we have been consuming two hundred and ten gallons of fresh water for fifty days, and as many pounds of beef or pork, to say nothing of beans, bread, etc.; we shall soon have to go on rations! At any rate, if we go to Batavia, we shall have fine appetites. Only think, Dita, of the fine fat dogs, nice rat pies, cat-and-mouse stew, and the elegant bird's-nest soup! How fat we shall all get!"

After a run of sixty-two days, the Plymouth came to anchor in the roadstead of Batavia.

The following extract from "A Seven Months' run around the World," by James Brooks, depicts very graphically the miseries of a stranger in a strange land, only briefly alluded to by Fry, in his Journal.

"What a miserable life it is to be in a country where you can understand nothing through your ears, except the yelling and mewing of cats, the barking of dogs, and the crying of babies, strapped on their mothers' or little sisters' backs! Even dogs bark, not in English, but in a Japanese way. The baby-crying is the only

Hosted by Google

real familiar sound to greet my ears. The cocks have a new way of crowing, and the hens of cackling. None of the birds sing as our birds sing, if any of them sing at all, though they make an infernal noise for birds. There are no sheep to bleat and make you happy; and the cows, if there are any, and the bulls, but very few, are so well drilled they never low or roar. The temple bells, even, are not our bells. They do not speak English, or French, or German, or any other European language, but utter notes of their own. I should, therefore, have the blues in such a deaf and dumb land, if American and English friends had not sprung up in all directions. The fish, all, are new fish, as well as the birds; the trees, most of them, new trees; the flowers all new, if we had not imported many of them into America. I cannot even go a-shopping alone, where there is anything wonderful to buy. I cannot tell what I want; and when I do, I cannot get at the price of it, especially in measures and weights, all new to us, and worse, by far, than the kilometers and kilogrammes of our French and Continental neigh-

Hosted by Google

bors. If the rascals that went to work at that Tower of Babel had had any idea of what a confusion in the world they were making, do you think they would have tried to build it? Here I am in a Yeddo street, staring and stared at, knowing nothing, and profiting nothing from Greek, Latin, or some considerable smattering in several European tongues. I would (perhaps?) give up all my five or six years of Greek and Latin if I could only speak five or six words of Japanese, — such as, 'What's the price of this or that?' or, 'Show me some silks, or crapes, or satins, or fans, or lacker, or copper engraving.' Here are thirty-five millions of living Japanese, and I have spent years of my life studying *dead* Latin, and *deader* Greek (I would do it over again, though), and I can't read the names of the streets, or the numbers of the street! I do not know even my letters! I want to ask a million of questions, — such as, 'How do you weave or spin *that?*' or 'carve this?' or, 'Why do you stable your horses' heads where we put the horses' tails?' 'Why do you mount your beasts on the wrong side?' 'Why don't you use

Hosted by Google

wheelbarrows in lieu of bamboo baskets, when digging canals in Yeddo?' 'Why do you saw backward?' 'Why do you plane backward?' But I cannot talk; I am deaf; I am dumb; I might as well be a horse in Yeddo, when alone, as a man in the streets all alone!"

Captain, or rather Midshipman Fry wrote thus of Batavia:—

"It would take months to relate the impressions made upon my mind by the numberless objects I met with worth mentioning or describing. I spent three whole days on shore in a perpetual whirl of excitement. How often I wished for you, Dita, to gaze with me upon the beautiful scenes and strange objects which we met at every step! As I write, images crowd upon my brain in wild confusion, and I am out of patience at my lack of descriptive powers.

"Among the first things that excited our curiosity were the Chinese junks — vessels strange in construction and ornamentation, and carrying an odoriferous freight, of which the perfume was far from heavenly, *Celestial* though it was! Every *junk* has its *joss* stuck all over with rows of little flags.

Hosted by Google

"Passing between two long walls or breakwaters, — which form a canal safe and easy of passage, however rough the sea may be outside, — we landed at some stone steps, where we found carriages, and little horses of most diminutive size. No one walks; so we entered carriages; but we attempted in vain to start. The little horses would not budge until, after much whipping up and assistance in pushing and pulling rendered by the bystanders, they finally moved off prancingly.

"We had to wait some time for the lowering of a drawbridge, the mechanism of which was very curious, and interested me much. The sides of the road, and the banks of the canal, were lined with avenues of trees of exceeding richness of foliage, and in great variety. At last we reached our hotel, where we found the *gallery* fitted up as a parlor, or rather, the parlor outside of the front walls! We were highly pleased with the effect of these front-gallery parlors. The result was particularly fine at night, when they are lighted up by lamps with many-colored shades hung against the walls.

Hosted by Google

"After arranging about our rooms, we asked for lunch, or *tiffen*, as it is here called. A little table is set out with chicken stew like our own, besides curry and other East Indian dishes in so great variety as to charm hungry sailors just from a long voyage. We tasted dish after dish, and ate mangoes and other fruit. The tea is perfectly delightful, and would be a great comfort to many a poor old woman who swallows her 'Bohea' with great gusto, but who knows nothing of the genuine article. At dinner we had so many dishes that we were, I may say, hours, tasting them, and the Malays behind our chairs were constantly removing dishes and helping us to others, done up in a style not to be surpassed even by *Creole cooking*, which it resembles very closely. The curry reminds me strongly of *gumbo filé*. The coffee, the real Java, is delicious."

The following detailed account of a similar dinner, by a more recent writer,* will be found interesting in this connection:—

* Walter A. Rose, in Appleton's Monthly for June, 1872.

Hosted by Google

"The table was covered with various dishes, or rather bowls, the steaming contents of which filled the room with vapor. As it was growing late, and would be dark long before dinner was finished, numbers of paper lanterns, suspended in festoons from the ceiling, illuminated the room. . . . The first course was laid out in a number of porcelain saucers, prettily painted, and consisted of various cold appetizers. Though fully determined not to be fastidious, I rejected a relish of *earth-worms*, salted and dried, which seemed to be much patronized, and took as a tonic a small cup of *soy* — a kind of sauce made from beans — and a few thin slices of ham. The second course was smoking hot, and all the viands which composed it swam in soup. Some bowls contained a heterogeneous compound of pigeons' eggs, duck, and fowls chopped very fine, and a multitude of other ingredients only discernible by taste; others, little balls made of sharks' fins, a peculiar kind of sea-slug, and pounded shrimp. . . . The next dish, or compound, presented for our delectation, was bird's-nest soup, that epicurean luxury which holds

Hosted by Google

such high rank in the *cuisine* of China. I was in duty bound to taste this, so did not wait a second invitation from my host. I confess I was disappointed. Whatever nutritious properties it may possess, it was nevertheless almost tasteless, and, though my olivaster companions partook of it with much gusto, and evident appreciation, I did not consider it even the equal of vermicelli soup, which, in appearance, it much resembled. These nests, however, command very high prices, especially those which are white, and of a fine and delicate texture. When properly prepared, they resemble isinglass, and are subject to a high import duty. They are principally brought from the south end of Sumatra, and are the produce of a species of swallow. In shape they much resemble a saucer, with one side flattened by adherence to the rocky sides of caverns. In preparing them for the table, they are thoroughly cleansed and placed with a little *ginseng* inside the body of a fowl, which is allowed to stew all night; they are then torn to shreds, reboiled in good stock, and served up with hard-boiled pigeons' eggs and soy.

Hosted by Google

"When this course had been removed, hot wine was handed round. . . . Edibles of a solid nature were now placed upon the board by the neat-handed domestics. Carp and red mullet, which attain great perfection here, played *vis-a-vis* to ducks, fowls, and the innumerable ragouts, without which a course would be considered incomplete. . . . This course was succeeded by what is invariably a sign that the feast is drawing to a termination; each person was supplied with a bowl of rice, and tea was served in place of wine. . . . Then, as if by magic, the table was strewn with many-hued flowers. The gorgeous beauty of the peony vied with the wax-like purity of the camellia japonica; yellow and white azalias blended their blossoms with the lovely rose; the deep crimson carnation contrasted finely with the virgin whiteness of the jasmine flowers; and their exquisite aroma crowned our senses with delight. Fruits are the concomitants of flowers, and at Chinese feasts appear simultaneously with them. Before us were piles of delicious yellow mangoes and bananas, oranges, figs, pomegranates, and trays

Hosted by Google

Hosted by Google